

Dominique MARTIN
Bernard PARANQUE
1979-1980 LYON II

Dir. de mémoire Pierre DOCKÈS .

Mise en garde

"Ces belles formules littéraires qui, au moyen d'analogies, rangent tout dans tout, peuvent sembler spirituelles quand on les entend pour la première fois, et ce, d'autant plus qu'elles identifient ce qu'il y a de plus disparate. Lorsqu'elles sont répétées, et non sans gratuité, comme si elles avaient une portée scientifique, elles sont tout bonnement sottes. Elles sont faites pour ces beaux esprits qui voient tout en rose, parlent en l'air et enrobent toutes les sciences de leur quimauve".

T0

K. MARX - "Fondements de la critique de l'économie politique" -
Grundrisse EE P 231-232
Cité par P. BOURDIEU - "Le métier de sociologue" -

LE SAVOIR et LES PLOTS
de Michel FOUCAULT.

Précision

"Le langage semble toujours peuplé par l'autre, l'ailleurs, le distant, le lointain, il est creusé par l'absence. N'est-il pas le lieu d'apparition d'autres choses que de soi, et en cette fonction, sa propre existence ne semble-t-elle pas se dissiper ? Or, si on veut décrire le niveau énonciatif, il faut prendre en considération cette existence elle-même... Négliger le pouvoir qu'il a de désigner, de nommer, de montrer, de faire apparaître, d'être le lien du sens et de la vérité, et s'attarder en revanche, sur le moment, aussitôt solidifié, aussi pris dans le jeu du signifiant et du signifié, qui détermine son existence singulière et limitée.

Il s'agit de suspendre, dans l'examen du langage non seulement le point de vue du signifié (on en a l'habitude maintenant), mais celui du signifiant pour faire apparaître le fait qu'il y a ici et là en rapport avec des domaines d'objets et des sujets possibles, en rapport avec d'autres formulations et des sensibilisations éventuelles, du langage".

Sommaire

1ère Partie

Section 1 – Analyse de l'épistémé du XVII^e et du
XX^e siècle –

Section 2 – Analyse des richesses au XVII^e siècle
et l'économie politique au XIV^e siècle.

2ème Partie

Section 3 – L'Archéologie du Savoir

3ème Partie

Section 4 – De l'ouvrage des Mots et des Choses
à l'Archéologie du Savoir ou l'impos-
sibilité reconnue d'une autonomie d'un
lieu théorique.

S O M M A I R E

Abréviations utilisées :

M.C. pour "Les Mots et les Choses"

A.S. "L'Archéologie du Savoir"

M.F. Michel FOUCAULT -

Pages

<u>Section 1</u> : Analyse de l'épistémé du XVIIe et du XVIIIe, et du XIXe siècle	1
SS 1 : Le quadrilatère du langage ou la périphérie de l'épistémé du XVIIe s.	1
- § 1 : La valeur déterminante de l'analyse de la représentation et de l'ordre pour tous les domaines empiriques au XVIIe siècle.	1
- § 2 : Une démonstration graphique	2
2.1. Le quadrilatère du langage	2 - 3
2.2. L'histoire naturelle	4
2.3. L'analyse des richesses.	5 à 8
SS 2 : Le trièdre du savoir.	9 à 15
<u>Section 2</u> : L'analyse des richesses au XVIIe s. et l'écopol au XIXe siècle.	16
SS 1 : Le mercantilisme ou l'épistémé classique.	16
- § 1 : ce qui lui donne lieu	16 à 18
- § 2 : Le dénouement de la configuration établie au XVIIe siècle	18 à 20
- § 3 : Les pratiques discursives constitutives de l'analyse des richesses au XVIIe siècle	21
3.1. La théorie classique de la monnaie et des prix s'est élaborée	21 - 22
3.2. La formation de la valeur.	23 - 25
SS 2 : "Nous préférons le <i>travail</i> " répondent les classiques	26
- § 1 : La pensée classique dite moderne par M.F.	26
- § 2 : L'analyse ricardienne.	27 - 28
<u>Section 3</u> : L'Archéologie du savoir	29
SS 1 : Mise en place des concepts adéquats à une analyse du discours.	30
- § 1 : Le point initial, axiome central, c'est la singularité de l'énoncé.	30
- § 2 : <i>Les groupes d'énoncés</i>	
- § 3 : <i>Le discours</i>	
SS 2 : La description archéologique	

∫ = comme

ψ = psychologie

H = homme

	<u>Pages</u>
- § 1 : L'original et le régulier	34
- § 2 : Les contradictions	35
- § 3 : Les faits comparatifs	35
- § 4 : Les changements et les transformations	35
- § 5 : L'instance du savoir	36 à 38
SS 3 : L'énoncé	39 – 40
<u>Section 4</u> : De l'ouvrage les M.C. à l'A.S. où l'impossibilité reconnue d'une autonomie d'un lieu théorique	41
SS 1 : Les M.C.	42
- § 1 : A quelles interrogations répondent les M.C.	42
- § 2 : Questions ouvertes : la mutation épistémologique	43
2.1. La mutation épistémologique	43
2.1.1. Le versant stérile	44
2.1.2. La dispersion	44 à 46
2.2. Marx – Foucault : un conflit	47
2.2.1. Marx sans archives ou l'absence de description	47
2.2.2. M.F. archéologue ou juge ?	48 à 50
SS 2 : L'A.S.	51
- § 1 : L'A.S. rupture par rapport à l'autonomie de lieu théorique des M.C.	51 à 53
- § 2 – Questions ouvertes	54
2.1. La contradiction et les changements	54 à 58
2.2. Le savoir	59 – 60

PREMIERE PARTIE

"Les Mots et les Choses"

Section I - Analyse de l'épistémé du XVIIe - XVIIIe siècle et du XIXe siècle

Section II - Analyse des richesses au XVIIe siècle et l'économie politique au XIXe siècle

Section 1 : Analyse de l'Épistémé du XVII - XVIII et XIXe siècle -

Cette section est destinée à présenter l'ouvrage "Les Mots et les Choses" de Michel Foucault. Il s'agit pour nous de décrire le cadre général de la démarche de l'auteur. Pour cela, nous tenterons d'établir un compromis entre une démarche purement fonctionnelle (1) et une reprise systématique des exemples, c'est à dire un mauvais plagiat (2). Nous sommes cependant conscients des limites d'un tel compromis, dans la mesure où les graphiques (3) constituent la partie la plus difficile de l'ouvrage (parce que synthétique), aussi proposons-nous une description des grands axes de la recherche foucauldienne.

*Entrelacement
des langues*

SS 1 - le quadrilatère du langage ou la périphérie de l'épistémé du XVIIè -

- 1. La valeur déterminante de l'analyse de la représentation et de l'ordre pour tous les domaines empiriques du XVIIè.
- Au XVIè, la grande métaphore du livre qu'on ouvre, qu'on épèle et qu'on lit pour connaître la nature, n'est que l'envers visible d'un autre transfert, beaucoup plus profond, qui contraint le langage à résider du côté du monde, parmi les plantes, les pierres et les animaux.
- L'implication nécessaire d'un tel entrelacement du langage et des choses, dans un espace qui leur serait commun, définit un savoir qui consiste à rapporter le langage à du langage, à tout faire parler, le propre du savoir n'étant ni de voir, ni de démontrer, mais d'interpréter.
- A l'âge classique, la profonde appartenance du langage et du monde se trouve défaite. Le langage se retire du milieu des êtres pour entrer dans son âge de transparence et de neutralité (4).

pas clair

Nouvelle ouverture de l'espace d'un savoir où, par une rupture essentielle dans le monde occidental, il ne sera plus question de similitudes, mais des identités et des différences. Le fondamental, pour l'épistémé classique est un rapport à la mathesis (5). Mais ce rapport à la mathesis, comme science générale de l'ordre ne signifie pas la réduction du savoir aux mathématiques.

On voit apparaître un certain nombre de domaines empiriques qui, s'ils relevaient bien de l'analyse en général, avaient pour instrument particulier non pas la méthode algébrique, mais le système de signes : projet d'une science générale de l'ordre, théorie des signes analysant la représentation, disposition en tableaux ordonnés des identités et des différences ; ainsi sont apparues la grammaire générale (GG), l'histoire naturelle (HN), l'analyse des richesses (AR), sciences de l'ordre dans le domaine des mots, des êtres et des besoins. Toutes ces empiricités n'ont pu se constituer sans le rapport que toute l'épistémé de la culture occidentale a entretenu avec une science universelle de l'ordre.

succinct

- (1) Cf. A. GUESDE qui n'a l'avantage que d'une inconsistante généralité.
- (2) Tout le monde n'est pas M. Foucault... (3) p. 225 M et C.
- (4) \bar{c} - source universelle de la mesure et de l'ordre, c'est à dire la possibilité d'établir entre les choses, \hat{m} non mesurables, une succession ordonnée.
- (5) p. 50 M et C - la connaissance n'est plus le langage qui était dans les pierres les plantes, c'est à dire interprétation, mais devient représentation ^{un certain rapport au monde}. Il n'y a pas un objet de réflexion qui serait le langage. Ce dernier n'existe pas, il fonctionne. Il n'y a pas d'analyse de ce processus.

*Plus clair
à l'écrit*

2. Une démonstration graphique :

M.F. représente sous forme graphique l'épistémé du XVII^e et XVIII^e (p. 225).
 – Démarche particulièrement intéressante, comme tous tableaux synoptiques, cela "permet de tirer une part plus ou moins heureuse de l'étendue en surface pour figurer des rapports et des liens systématiques difficiles à démêler dans l'enchaînement du discours".

Nous nous proposons simplement de recomposer peu à peu ces schémas synoptiques, les principes directeurs en apparaîtront plus clairement.

Rappelons que M.F. se propose d'analyser "à la fois et d'un seul tenant, la GG, l'HN et l'AR en les rapportant à une théorie générale des signes et de la représentation" – p. 30.

L'exposition de l'argumentation de M.F. est la suivante

2.1. Le quadrilatère du langage

Avec sur q
ou, et o.i.

Le langage dans l'épistémé classique, s'il n'est plus seulement marqué des choses, n'existe pas encore comme théorie de la signification. Entre le champ de la marque et celui de la signification, prend place la représentation. Ce qui signifie qu'une théorie du signe s'élabore en tant que "deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée" ; (1) le signifiant et le signifié sont donc confondus par rapport au référent (2). C'est là que se situe ce domaine épistémologique nouveau que l'âge classique a appelé la GG. Pour objet principal, elle n'a ni la pensée, ni la langue, mais le discours entendu comme suite de signes verbaux (p. 97). Le champ épistémologique de la GG est d'établir la taxinomie de chaque langue, c'est à dire fonder en chacune d'elles la possibilité de tenir un discours.

De là deux directions qu'elle prend nécessairement (3) :

a) Elle devra étudier le fonctionnement représentatif des mots les uns par rapport aux autres, ce qui suppose :

- une analyse du lien qui noue les mots ensemble : théorie de la proposition et et principalement du verbe,
- une analyse des divers types de mots et de la manière dont ils découpent la représentation et se distinguent entre eux. Théorie de l'articulation.

(1) Citation Port Royal p. 78 M et C.

(2) "Le rapport du signifiant au signifié se loge maintenant dans un espace où nulle figure intermédiaire n'assure plus leur rencontre" (p. 78 M et C)
 "Il était bien nécessaire également que retrouvant le projet d'une sémiologie générale, Saussure ait donné du signe une définition qui a pu paraître "psychologiste" (liaison d'un concept et d'une image) : c'est qu'en fait il retrouvait là la condition classique pour penser la nature binaire du signe" (p. 81 M et C).

(3) Une difficulté surgit ici : celle de ne pas réciter M.F. tout en le présentant, par conséquent, ce qui paraît succinct n'est que prudence vis à vis d'un mauvais plagiat.

Pour mieux résoudre cette question cf. p. 98 à p. 131 M et C.

Quel ms →
difficile

b) Mais, puisque le discours n'est pas simplement un ensemble représentatif, mais une représentation redoublée qui en désigne une autre (celle-là même qu'elle représente), la GG doit établir la manière dont les mots désignent ce qu'ils disent :

- d'abord dans leur valeur primitive : théorie de l'origine et de la désignation.
- dans leur capacité permanente de glissement, d'extension, de réorganisation : théorie de l'espace rhétorique et de la dérivation. Toute la réflexion classique du langage, tout ce qui s'est appelé la GG n'est que le commentaire serré de cette simple reflexion "le langage analyse". C'est là qu'a basculé, au XVII^e siècle toute l'expérience occidentale du langage, "elle qui avait toujours cru jusqu'alors que le langage parlait".

La réarticulation de ces quatre théories –de la proposition, de l'articulation, de la désignation et de la dérivation– forme quatre segments d'un quadrilatère que M.F. appelle le quadrilatère du langage.

(cf graphique p suivante)

Quelques remarques

- L'articulation, c'est ce qui donne le contenu à la forme verbale vide.
- La désignation indique le point d'attache de toutes les formes nominales que l'articulation découpe.
- La dérivation montre le mouvement continu des mots à partir de leur origine.
- La dérivation fait retour à la proposition, c'est à dire la possibilité d'un lieu d'attribution.

Il existe également des rapports diagonaux

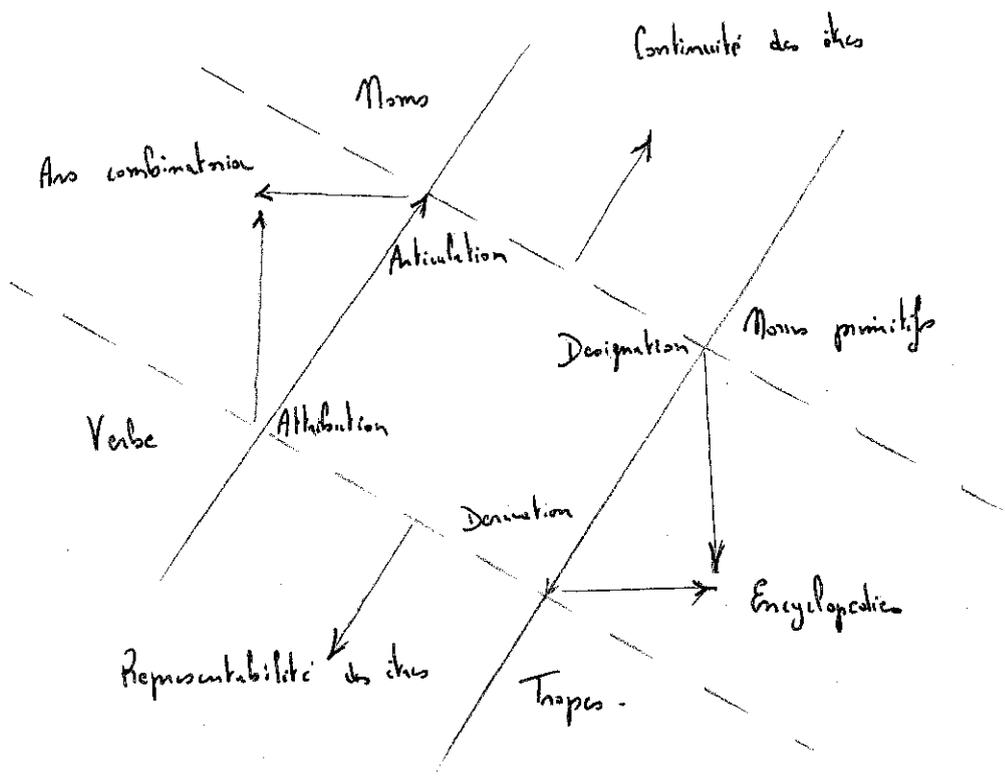
- Entre articulation et dérivation : s'il peut y avoir langage articulé, c'est dans la mesure où, à partir de leur valeur d'origine, les mots n'ont cessé de dériver.
- Entre ^{attribution} ~~attention~~ et désignation : le long de cet axe s'établit le rapport des mots à ce qu'ils représentent.

Au point de croisement de ces deux diagonales, il y a le nom, privilégié et central, il organise toute la théorie classique du langage.

Ainsi, "la tâche fondamentale du discours classique est d'attacher un nom aux choses et en ce nom, de nommer leur être".

C'est in-compréhensible !

ce qui est dit
dans le texte
est en fait
c'est
c'est
c'est



citer p.

Il faudrait le faire
comprendre de façon plus
claire que les p. 2 et 3

pour cela procéder par étapes
1) le quadrilatère
2) le ypsilon

Regrettable car ce qui se joue là
est essentiel pour la suite
Prenez votre temps, avancez pas à pas, c'est difficile!

*Montage
par fait*

2.2. L'histoire naturelle

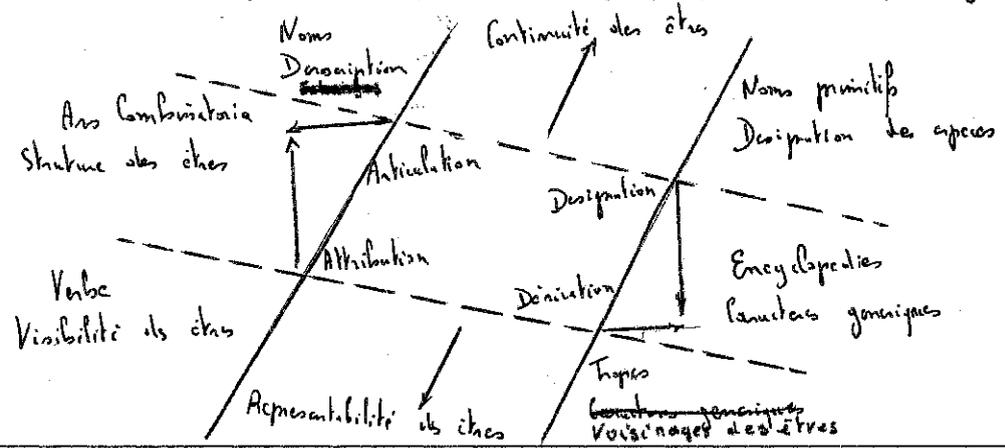
La théorie de l'HN n'est pas dissociable de celle du langage. Et pourtant, il ne s'agit pas, de l'une à l'autre, d'un transfert de méthode, mais d'une disposition fondamentale du savoir qui ordonne la connaissance des êtres à la possibilité de les représenter dans un système de noms.

Un à priori, c'est à dire ce qui "à une époque donnée, découpe dans l'expérience un champ de savoir possible, définit le mode d'être des objets qui y apparaissent, arme le regard quotidien de pouvoir théorique, et définit les conditions dans lesquelles on peut tenir sur les choses un discours reconnu pour vrai". (p. 171).

L'HN est contemporaine du langage, "elle est de même niveau"... mais dans le langage spontané et "mal fait", les quatre éléments (proposition, articulation, désignation, dérivation) laissent entre eux des interstices ouverts. L'HN ne sera une langue bien faite que si le jeu est fermé, c'est à dire :

1. Si, à l'opposé du langage où la fonction du verbe est universelle et vide, prescrivant seulement la forme la plus générale de la proposition, à l'intérieur de laquelle les noms font jouer leur système d'articulation, l'HN regroupe ces deux fonctions dans l'unité de la structure (1) qui articule les unes aux autres les variables qui peuvent être attribuées à un être.
2. Alors que dans le langage, la description en son fondement individuel est exposé aux hasards des dérivations qui donnent leur ampleur et leur extension aux noms communs, le caractère, tel que l'établit l'HN permet à la fois de marquer l'individu et de le situer dans un espace de généralités qui s'emboîtent les unes aux autres. (p. 172).

De cette analyse de l'HN, le tableau synoptique devient (p. 225 et p. 70)



(1) "Par la structure des parties des plantes, on entend la composition et l'assemblage des pièces, qui en forment le corps". Il s'agit donc de délimiter et d'organiser par une mise en mots, le visible.

- Le prix des marchandises -

Le thème de la monnaie et du commerce répond à la question :

Comment, dans le mouvement des échanges, les prix peuvent-ils caractériser les choses, comment la monnaie peut-elle établir entre les richesses un système de signe et de description ?

C'est le même niveau archéologique qui soutient, dans l'AR, la théorie de la monnaie-représentation, et dans l'HN, la théorie du caractère représentation (1).

Le caractère désigne les êtres tout en les situant dans leur voisinage. Le prix monétaire désigne les richesses, mais dans le mouvement de leur croissance ou de leur diminution (disposition unique qui définit la monnaie ~~é~~gage, pose le problème du rapport de proportion avec les richesses et le pouvoir de les faire circuler permettant à la monnaie de fixer le prix des choses). Ce qui ~~est~~ pose l'incidence de la circulation (ie théorie qualitative) et du commerce.

- La valeur des choses -

Le thème de la valeur répond à la question :

Pourquoi les objets du désir et du besoin ont-ils à être représentés, comment ~~on~~ pose-t-on la valeur d'une chose et pourquoi ~~on~~ peut-^{on} affirmer qu'elle vaut tant ?

Pour le désir, le rapport à son objet et l'affirmation qu'il est désirable ne font qu'une seule et même chose ; le désigner, c'est déjà poser le lien. De sorte que là où la GG disposait de deux segments théoriques séparés et ajustés l'un à l'autre, formant d'abord une analyse de la proposition puis une analyse de la désignation, l'économie ne connaît qu'un seul segment théorique, mais qui est susceptible simultanément de deux lectures faites en sens inverse. L'une analyse la valeur à partir de l'échange des objets du besoin, des objets utiles, l'autre à partir de la formation et de la naissance des objets dont l'échange définira ensuite la valeur à partir de la ~~proximité~~ ^{proximité} de la nature.

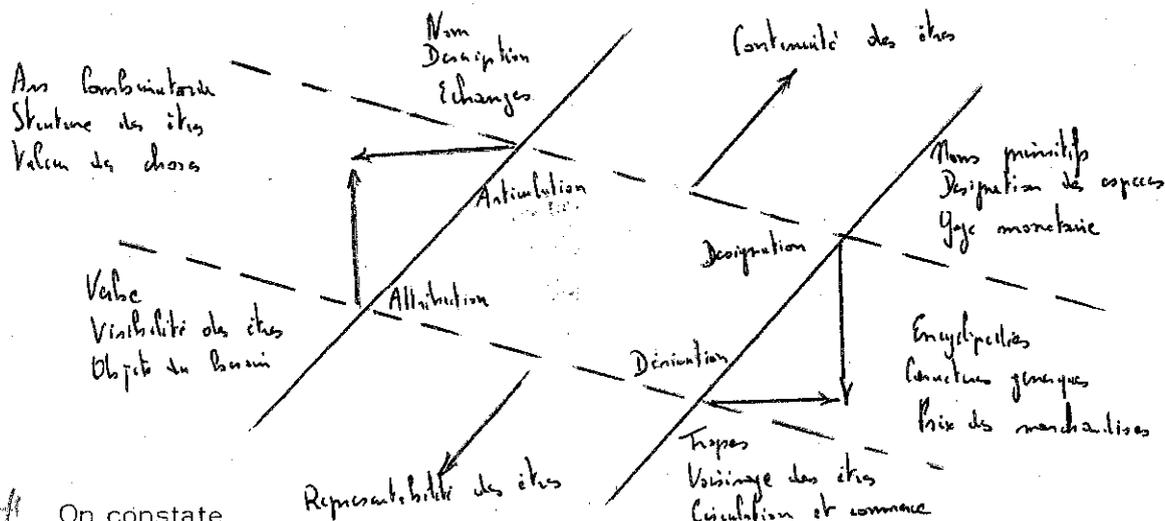
On reconnaît, entre ces deux lectures possibles, un point ~~d'identité~~ qui nous est familier : il sépare ce qu'on appelle la "théorie psychologique" de Condillac, Galliani, de celle des physiocrates avec Quesnay et son école.

Entre ces deux modes d'analyse, il n'y a d'autre différence que le point d'origine et la direction choisie pour parcourir un réseau de nécessité qui demeure identique.

(1) Car ces domaines sont situés au même niveau d'analyse : celui des énoncés. Mais on peut s'interroger sur la pertinence de ces relations qui restent purement formelles dans la mesure où la possibilité de leur mise en évidence est le produit d'un champ d'analyse dont il reste à démontrer l'existence : Quelle est la pertinence et la validité d'une relation qui met sur le même plan le verbe (GG) l'objet du besoin (AR) et la visibilité des êtres (HN). p. 225 MetC.

Les "Utilitaristes" fondent sur l'utilisation des échanges l'attribution aux choses d'une certaine valeur, les Physiocrates expliquent par l'existence des richesses le découpage progressif des valeurs. Mais chez les uns et les autres, la théorie de la valeur, c'est celle de la structure dans l'HN, lie le moment qui attribue et celui qui articule (1).

L'organisation générale des ordres empiriques peut maintenant être dessinée dans son ensemble.



– que la valeur, dans l'analyse des richesses, occupe exactement la même position que la structure dans l'HN.

– que la théorie de la monnaie et des prix, occupe dans l'analyse des richesses la même position que la théorie du caractère dans l'HN.

En ce sens, on peut dire que, dans la pensée classique, les systèmes de l'HN et les théories de la monnaie et du commerce ont les mêmes conditions de possibilité que le langage lui-même (2). (Voir page suivante)

Ce qui veut dire deux choses :

1. D'abord, que l'ordre dans la nature et l'ordre dans les richesses ont, pour l'expérience classique, le même mode d'être que l'ordre des représentations tel qu'il est manifesté par les mots.
2. Ensuite, que les mots forment un système de signes suffisamment privilégié quand il s'agit de faire apparaître l'ordre des choses, pour que l'HN, si elle est bien faite, et pour que la monnaie, si elle est bien réglée, fonctionnent à la manière d'un langage. Le quadrilatère du langage joue un rôle...

(1) Cette mise sur le même axe (celui de la représentation) des Utilitaristes et des Physiocrates peut surprendre un économiste.

Si l'utilité peut être analysée c'est représentation des besoins, la production matérielle de l'agriculture des Physiocrates semble beaucoup plus répondre à une analyse de la production. Donc, de l'épistémé du XIX^e siècle.

Simple bétise ?

Nous verrons de même (Cf. section II et 3^e partie) l'absence des néo-classiques (qui relèvent d'une analyse de la représentation) dans l'épistémé du XIX^e siècle uniquement centrée, en ce qui concerne l'économie, sur Marx et Ricardo.

Nouvelle bétise ?

La démonstration de M.F semble bien superficielle pour ce qui est de l'économie.

SS 2 - Le trièdre du savoir ou l'épistémé moderne - (XIX^e siècle)

L'histoire comme principe organisateur

A partir du XIX^e siècle, une mutation s'est produite dans toute l'épistémé occidentale, l'Histoire va déployer dans une série temporelle les analogies, qui rapprochent les unes des autres des organisations distinctes.

C'est cette histoire qui, progressivement, impose ses lois à l'analyse de la production, à celle des êtres organisés, à celle enfin des groupes linguistiques.

L'histoire donne lieu aux organisations analogiques, tout c̄ l'ordre ouvrait le chemin des identités et des différences successives.

L'histoire est devenue l'incontournable de notre pensée (p. 231). L'émergence de l'histoire, à la fois c̄ savoir et c̄ mode d'être de l'empiricité, est le signe d'une rupture profonde.

Mais ce signe est dispersé dans l'espace du savoir puisqu'il se laisse apercevoir dans la formation, ici d'une philologie, là d'une économie politique, là encore d'une biologie.

Analysons cette dispersion, cet éclatement

L'être du langage fragmenté -

Les conditions de possibilités du langage ne sont plus, c̄ au XVII^e et au XVIII^e s. les principes d'organisation, donc d'intelligibilité de ce qui est devenu l'éco. ~~et~~ la biologie *et la philologie*.

Au début du XIX^e, la loi du discours s'étant détachée de la représentation, l'être du langage s'est trouvé c̄ fragmenté, Ce qui a changé au tournant du siècle et subi une altération irréparable, c'est le savoir lui-même comme mode d'être préalable et indivisible du sujet qui connaît et l'objet de connaissance (1).

Le principe organisateur est devenu l'histoire -

- principe extérieur : l'éco-politique, la philologie, la biologie, constituent autant de domaines "autonomes" c'est à dire non systématiquement réglés par une des trois empiricités (c̄ le langage du XVII^e s.),
- principe extérieur et cependant immanent, puisque constitutif du contenu même de ces nouvelles empiricités.

(1) C'est le mode d'être du langage qui définit le rapport à l'objet du sujet connaissant qui définit donc les formes du pensable (ce qui peut être dit et pensé à telle époque !).

On notera que selon M.F., le statut de l'Histoire chez Marx et Ricardo est le même et qu'ils ne diffèrent l'un de l'autre que par le scénario envisagé ; chez Ricardo, la loi des rendements décroissants ne peut que déboucher sur un monde figé au niveau où salaire, rente et profit s'équilibreront pour permettre la reproduction des trois classes. Chez Marx, la concurrence, la lutte entre les classes doit déboucher, par les moyens mis en oeuvre (hausse de la productivité) sur un monde sans histoire, un monde d'abondance (1), de richesse.

De même, en détachant les caractères du vivant ou les règles de la grammaire des lois d'une représentation qui s'analyse, on a rendu possible l'historicité de la vie et du langage.

Pour la pensée moderne, la positivité de la vie, de la production et du travail sont reconnus dans leur existence, leur historicité et leurs lois propres.

Un économiste peut lire le chapitre sur Ricardo, il y retrouvera les siens. Ce qui était bien différent pour l'analyse des Utilitaristes et des Physiocrates où la mise en évidence de relations formelles, constitutive de l'épistémé du XVIII^e, de l'analyse des richesses au quadrilatère du langage pouvait laisser "(pour) les lourds, les rase-mottes" (M.F. dixit) que nous sommes, intrigués.

L'AR et l'économie politique, du fait des principes de base différents de l'épistémé du XVIII^e et du XIX^e, n'ont pas le même statut ni la même fonction dans l'ensemble des empiricités (2).

(1) On remarquera tout de suite en se référant au texte des Mots et des Choses –c nous le verrons ultérieurement– le résumé outrancier que fait M.F. de Marx. En effet, nulle citation, nul renvoi, nul respect conceptuel.

Pour le développement de cette argumentation, cf. Section II.

(2) On peut s'interroger sur ce qui justifie ce changement radical de statut de l'AR et de l'économie politique dans leur épistémé respective. Le statut du langage est fondamentalement différent au XVIII^e et au XIX^e.

- si le langage du XVIII^e n'est pas objet d'analyse mais fonctionne, il joue nécessairement pour les différentes empiricités un rôle vecteur (puisque le régime général des mots fixe les limites de ce qui peut être dit dans ces différents domaines).

- le langage du XIX^e est fragmenté, les différentes empiricités ne sont plus régies dans leur fonctionnement même par le langage –qui est devenu objet d'analyse.

Au demeurant, l'économie politique et la biologie n'intéressent plus vraiment M.F., ils ne sont plus que des éléments seconds dans ce qui constitue la nouvelle configuration du XIX^e : le trièdre du savoir ou l'être du langage, même fragmenté, se retrouve centré, recentré. (suite page 11).

Handwritten notes:
 X...
 Qu'il faut
 des...
 plus...
 de

Handwritten mark:
 un

Le retour du langage

La connaissance classique était très profondément nominaliste. Par rapport à toute connaissance, le langage se trouvait donc dans une situation fondamentale.

A partir du XIX^e, le langage se replie sur soi, déployant une histoire, des lois et une objectivité qui n'appartient qu'à lui.

Détaché de la représentation, le langage n'existe plus désormais, et jusqu'à nous encore, que sur un mode dispersé :

- pour les philologues, les mots sont comme autant d'objets constitués et déposés par l'histoire.
- pour ceux qui veulent formaliser, le langage doit dépouiller son contenu ^{comme} et ne plus laisser apparaître que les formes universellement valables du discours.
- si on veut interpréter, alors les mots deviennent texte à fracturer pour qu'on puisse voir émerger en pleine lumière cet autre sens qu'ils cachent.
- enfin, il arrive au langage de surgir pour lui-même en un acte d'écrire qui ne désire rien d'autre de plus que soi.

Les questions, qui traversent aujourd'hui notre curiosité, qu'est-ce que le langage ? Qu'est-ce qu'un signe ? Quel rapport y-a-t-il entre le langage et l'être ? -ces questions ont été rendues possibles par le fait qu'au début du XIX^e s., la loi du discours s'était détachée de la représentation, l'être du langage s'en trouvant \bar{c} fragmenté.

Là où s'efface ce discours classique où l'être et la représentation trouvaient leur lieu commun, là, dans le mouvement profond d'une telle mutation archéologique, l'homme apparaît avec sa position ambiguë d'objet pour un savoir et de sujet qui connaît.

Toute la curiosité de notre pensée se loge maintenant dans la question : qu'est-ce que le langage, comment le contourner pour le faire apparaître en lui-même et dans sa plénitude ?

Quel est donc le rapport et la difficile appartenance de l'être et de la pensée ? -Réflexion où il est question pour la première fois de l'être de l'homme dans cette dimension.

Est-il possible de définir à la fois, sans discontinuité ni contradiction l'être de l'homme et l'être du langage ?

- Suite de la note 2 page 10 -

Le fonctionnement de l'être du langage au XIX^e, modifie l'axe de réflexion de M.F. Il ne s'agit plus de montrer en quoi le rapport à l'objet par le mode d'être du langage définit les formes du pensable (ce qui était l'objectif de l'épistémé du XVII^e s.)

Il s'agit de montrer \bar{c} cet être du langage fragmenté va organiser et s'organiser dans l'épistémé du XIX^e s.

L'éco-politique et la biologie ont été rangées au rayon des accessoires, proprement exécutés. Cf. : Section II et 3^o Partie -

Le trièdre du savoir

En même temps que la théorie générale de la représentation disparaît, s'impose en retour la nécessité d'interroger l'être de l'homme \bar{c} fondement de toutes les positivités. L'homme devient ce à partir de quoi toute connaissance pourrait être constituée en son évidence immédiate et non problématisée, il devient à fortiori ce qui autorise la mise en question de toute connaissance de l'homme.

De là, cette double et inévitable contestation, celle qui forme le perpétuel débat entre les sciences de l'homme et les sciences tout court, les premières ayant la prétention invincible de fonder les secondes, qui sont sans cesse obligées de chercher leur propre fondement, la justification de leur méthode et de leur histoire.

L'épistémé moderne se représente \bar{c} un espace volumineux et ouvert selon trois dimensions :

1. Les sciences mathématiques et physiques : l'ordre \bar{c} enchaînement déductif et linéaire de propositions évidentes et vérifiées.
2. Les sciences \bar{c} celles du langage, de la vie, de la production et distribution des richesses, qui procèdent à la mise en rapport d'éléments discontinus mais analogues, si bien que l'on peut établir des constantes de structures.
3. La réflexion philosophique qui se développe \bar{c} pensée du même : transposition à la philosophie des concepts et des problèmes qui sont nés dans différents domaines empiriques.

De ce trièdre épistémologique, les sciences humaines sont exclues. C'est dans le volume défini par leurs trois dimensions qu'elles trouvent leur place.

Cette situation les met en rapport avec les autres formes de savoir : elles ont le projet, plus ou moins diffus, mais constant, de se donner ou en tout cas d'utiliser, à un niveau ou à un autre, une formalisation mathématique, elles procèdent selon les modèles ou des concepts qui sont empruntés :

- à la biologie pour la Ψ qui est fondamentalement une étude de l'H. en termes de fonctions et de normes,
- à l'économie pour la sociologie qui est fondamentalement une étude de l'H. en termes de règles et de conflits,
- du langage pour l'étude des littératures et des mythes qui relèvent essentiellement d'une analyse des significations et des systèmes signifiants.

C'est peut être cette répartition en nuage dans un espace à trois dimensions qui rend les sciences humaines si difficiles à situer, qui donne son inéluctable précarité à la localisation dans le domaine épistémologique.

On voit que les sciences humaines ne sont pas analyse de ce que l'H. est par nature, mais plutôt analyse qui s'étend entre ce qu'est l'H. en sa positivité (être vivant, travaillant, parlant) et ce qui permet à ce même être de savoir (ou de chercher à savoir) ce que c'est que la vie, en quoi consiste l'essence du travail et ses lois, et de quelle manière il peut parler.

Les sciences humaines occupent donc cette distance qui sépare (non sans unir) la biologie, l'éco, la philologie de ce qui leur donne possibilité dans l'être même de l'H.

On a parlé des sciences humaines, on a parlé de ces grandes régions qui délimitent à peu près la Ψ , socio, l'analyse des littératures et des mythologies. On n'a pas parlé de l'Histoire, bien qu'elle soit la première et c'est la mère de toutes les sciences de l'homme.

Cette disposition de l'Histoire dans l'espace épistémologique est d'une grande importance pour son rapport aux sciences humaines. Puisque l'H. historique c'est l'H. vivant, travaillant et parlant, tout contenu de l'histoire quel qu'il soit, relève de la Ψ , de la socio, ou des sciences du langage.

Mais, inversement, puisque l'être humain est devenu de part en part historique, aucun des contenus analysés par les sciences humaines ne peut rester stable en lui-même, ni échapper au mouvement de l'Histoire. L'Histoire montre que tout ce qui est pensé le sera encore par une pensée qui n'a pas encore vu le jour, tout en dévoilant l'inconscient les sciences humaines montraient qu'il y avait encore à penser dans ce qui était déjà pensé au niveau manifeste.

Sous les formes de l'inconscient et de l'histoire, nous avons les deux faces de cette finitude qui, en découvrant qu'elle était à elle-même son propre fondement, a fait apparaître au XIX^e s. la figure de l'H. (1)

L'H. ne s'est constitué que dans le temps où le langage, après avoir été logé à l'intérieur de la représentation et c'est discours en elle, ne s'en est libéré qu'en se morcelant.

L'H. a composé sa propre figure dans les interstices d'un langage en fragments. Si ce même langage surgit maintenant avec de plus en plus d'insistance, en une unité que nous devons mais que nous ne pouvons pas encore penser, n'est-ce pas le signe que toute cette configuration va maintenant basculer, et que l'H. est en train de périr à mesure que brille plus fort à notre horizon l'être du langage ?

Dans les Mots et les Choses, il s'agit "d'analyser les discours eux-mêmes, c'est-à-dire ces pratiques discursives qui sont intermédiaires entre les mots et les choses, ~~et repérer l'usage des mots~~", Ces pratiques discursives, à partir desquelles on peut définir ce que sont les choses et repérer l'usage des mots.

(1) cf B. Groethuyzen "Anthropologie Philosophique" MR F Gallinard

12 et 13 s.
Bancroft
class

Ainsi au XVII^e s. on peut faire l'histoire de l'analyse des richesses de deux manières :

- en partant des conditions concrètes et en disant : les contraintes matérielles étant ce qu'elles sont, et les gens du XVII^e et du XVIII^e les ont-ils analysées ? Qu'est ce qu'ils ont observé ? qu'est ce qu'ils ont omis compte tenu du développement industriel ?
- on peut aussi faire l'analyse en sens inverse : établir le champ sémantique du XVII^e et XVIII^e, voir de quels mots et par conséquent de quels concepts on disposait alors, à partir de là, voire quelle analyse on donnait de la réalité.

Ce sont là deux analyses traditionnelles.

M.F. essaye de faire autre chose. Montrer qu'il y a dans un discours c celui de l'analyse des richesses, "des règles et formations des objets (qui ne sont pas les règles d'utilisation des mots), des règles de formation des concepts (qui ne sont pas des règles de syntaxe), des règles de formation des théories (qui ne sont ni des règles de déduction, ni des règles de rhétorique)".

Ce sont ces règles mises en oeuvre, par une pratique discursive à un moment donné, qui expliquent que telle chose soit vue (ou omise), qu'elle soit envisagée sous tel aspect et analysée à tel niveau".

Venant d'exposer les grands axes, les principes de la démarche de M.F., nous nous proposons maintenant de mettre plus en évidence l'analyse des richesses et l'économie politique.

Cette section II doit permettre de mieux saisir ce que M.F. appelle l'archéologie.(1) Il nous est apparu comme intéressant de présenter ce que M.F. nous dit du mercantilisme, de la physiocratie, de l'époque de l'économie politique. Ceci afin de mieux saisir, du fait de notre familiarité avec l'économie, ce que M.F. veut mettre en évidence quand il parle de la GG, le l'AN ou de l'AR. Dans la section I, nous avons présenté l'ensemble de l'épistémé classique et de l'épistémé moderne : leur régime général et leur système de fonctionnement. (2)

Nous allons à présent tenter d'illustrer, à l'aide du champ du savoir appelé AR, puis ECQPOL, le fonctionnement et les pratiques discursives concernant ces domaines.

-
- (1) "met en suspens le thème que la succession est un absolu, c'est aussi le thème qu'il n'y a dans le discours qu'une seule forme et qu'un seul niveau de succession" p. 220 AS "...elle se refuse à réduire les différences" p. 222 AS.
- (2) Respectivement la représentation et le quadrilatère du langage, et la production et le trièdre du savoir.

L'axe fondamental autour duquel va fonctionner cette section est la richesse. A travers ce problème se posent différentes questions : sa définition, son objet, sa cause, sa manifestation, sa forme, son accumulation. Du courant mercantiliste aux classiques, nous nous trouverons confrontés à différentes analyses. Ce qui fera la différence, c'est moins les pratiques et les méthodes proposées pour agir sur l'économie, que la lecture de ce qu'est la monnaie support et représentation de la richesse (1). Finalement, c'est moins les actions que les discours tenus, c'est à dire la lecture qui est faite de telles ou telles actions, activités, à travers certaines règles, sous certaines contraintes (2), qui sont importantes pour M.F. Un autre axe de recherche est, après la richesse, représentation, la question du travail comme source de richesse.

Nous serons confrontés à ce que M.F. appelle l'épistémé moderne soit l'économie classique. Et nous verrons alors surgir certaines interrogations concernant aussi bien la partition faite entre Physiocrates appartenant à l'épistémé classique que les marginalistes appartenant à l'épistémé moderne, alors que le champ épistémologique de chacun semble plutôt proposer une classification inverse.

?
 M. d
 11/5 vii

Tout le monde montrant d'être classifié d'escalifée. S'agit-il à MF de faire par lui un schéma, on pourrait aussi une gagare / Un effet pour affronter l'abstraction du discours de MF, non des exemples de son économie.

(1) Ceci pour le mercantilisme : Bodin, Malestroi, Law... ; nous préciserons ceci plus loin.
 (2) Cf / Partie I'AS.

Section II : L'analyse des richesses au XVII^e s. et l'économie politique au XIX^e s.

Si nous nous limitons au XVII^e et au XIX^e s., c'est pour éviter de nous disperser et de faire un simple redit, bien que le danger ne soit pas écarté pour autant.

Sous Section 1 : Le mercantilisme ou l'épistémé classique / § 1 ce qui lui donne lieu

Il ne s'agit pas de faire la somme de diverses options possibles qui constitueraient à un moment donné l'AR : opposition entre une bourgeoisie foncière et une bourgeoisie commerçante par exemple. Ces options doivent être [au contraire], décrites comme des manières systématiquement différentes de traiter des objets du discours (de les délimiter, de les regrouper, ou de les séparer) [...]. Ces options ne sont pas des germes de discours [...] Ce sont des manières réglées de mettre en oeuvre des possibilités de discours" (p. 93 AS). Nous allons pouvoir tout de suite constater la signification d'une telle démarche tout au long de ce paragraphe, et même de la section, par le truchement de la question clé à cette époque pour la formation discursive en train de se constituer : quel est le rôle de la monnaie et des prix ?

Si cette question est importante, c'est qu'elle nous met directement en contact avec le fonctionnement et le régime général de l'épistémé classique. En effet, comme nous le verrons, cette formation discursive fonctionne sur le mode de la représentation (1) dans l'organisation donnée par le quadrilatère du langage (2).

De plus, cette interrogation n'est point statique. Elle se constitue dans un mouvement à un niveau de rupture (3) entre deux épistémés, celui de la Renaissance et celui (se constituant) que M.F. qualifie de classique (4). C'est à dire entre une nature simple et une représentation (4) des choses qu'il s'agit d'ordonner, de lire. Et ce qui donne lieu à cette rupture par le(s) discours c'est l'affrontement, qui porte donc sur la remise en cause du régime général, entre deux lectures de la monnaie et de son composant. Ainsi, le XVI^e siècle traduit une volonté de retour à une époque antérieure à celle du Prince, i.e. une époque "où la valeur de la monnaie est réglée par la masse métallique qu'elle contient" (5).

- (1) La monnaie représente la richesse, donc les prix ont charge d'être le plus juste possible afin de permettre le meilleur commerce et la meilleure circulation de la monnaie.
- (2) Cf. Section 1 et p. 225^{nl} articulation (échange), désignation (gage monétaire), dérivation (circulation et commerce), attribution (objets du besoin).
- (3) i.e. le nom donné aux transformations qui portent sur le régime général d'une ou plusieurs formations discursives (p. 231 AS).
- (4) passage d'une mathesis à une taxinomie (p. 86 MC) i.e. d'une lecture d'une nature simple à l'ordonnance d'une nature complexe.
- (5) Contre une époque qui pratique la manipulation monétaire.

Et c'est en 1561 qu'une proclamation abaisse, suite aux manipulations et trafics qu'~~avaient~~ opéré les Princes, "la valeur des monnaies et la ramène à la quantité de métal qu'elles contiennent" (p. 181 MC). Or, durant la même période, non seulement il y a manipulations, mais aussi circulation de plusieurs monnaies (or et argent par exemple), ce qui trouble encore plus la formation d'un rapport juste entre prix et monnaie (1). Selon M.F., le XVI^e siècle tentera d'établir un tel rapport pertinent, et ceci a lieu par le discours, i.e. les différentes lectures que l'on a pu faire de la monnaie. A titre d'exemple on peut rappeler celle de Malestroï et celle de Bodin.

Le premier dans : "le paradoxe sur le fait des monnaies", faisait remarquer, nous dit M.F., "que malgré l'apparence, il n'y avait pas eu augmentation des prix au cours du XVI^e, puisque les marchandises sont toujours ce qu'elles sont, et que la monnaie, en sa nature propre, est un étalon constant, le renchérissement des denrées ne peut être dû qu'à l'augmentation des valeurs nominales portées sur une même masse métallique : mais, pour une même quantité de blé, on donne toujours le même poids d'or et d'argent. Si bien que "rien n'est ~~enrichi~~ enrichi"... (p. 182 MC). Ainsi Malestroï liait bien le rôle de la monnaie à sa masse de métal. Cependant Bodin (2) après avoir constaté que non seulement les valeurs nominales augmentaient, mais aussi les importations de métaux en provenance du Nouveau Monde, concluait que tout est ~~enrichi~~ enrichi, puisque la hausse de la marque s'accompagne d'une hausse de métal.

Cette dernière étant répartie entre un nombre plus grand de pièces donc de meilleur aloi. "La montée des prix a donc une cause principale et presque la seule que personne jusqu'ici n'a touchée" : c'est "l'abondance d'or et d'argent", "l'abondance de ce qui donne estimation et prix aux choses" (p. 183 MC).

Nous avons donc deux lectures de la monnaie, de la marque. Celle de Malestroï "renvoi à une quantité de métal qui est mesure constante", c'est à dire qu'il n'y aurait pas d'accroissement de la valeur du métal incorporé dans la marque, mais simplement hausse de la valeur nominale, c'est à dire de la marque. Ainsi, s'il faut plus de monnaie pour acheter des denrées, il ne faut pas plus de métal qu'auparavant pour obtenir cette même quantité. Celle de Bodin considère l'or et l'argent comme des marchandises, de ce fait, l'or et l'argent pourront varier en quantité et en prix. Une augmentation des métaux précieux en provenance du Nouveau Monde aura pour conséquence de provoquer un véritable enrichissement des denrées puisqu'elle s'accompagne d'une hausse de la marque.

(1) C'est à ce moment que Gresham énonce sa célèbre loi disant que la mauvaise monnaie chasse la bonne ; ce qui signifie que lorsque deux monnaies sont en circulation dans un même royaume ou une même nation, celle qui représente le moins de valeur circule plus vite et mieux que celle qui en représente plus et qui est thésaurisée : ainsi les pièces à haute teneur de métal circulent beaucoup moins vite que les autres, et sont même cachées.

(2) "La réponse au paradoxe de M. de Malestroï."

Ceci peut permettre alors de mieux saisir ce que M.F. désigne comme le régime général de la Renaissance : "le signe monétaire ne peut définir sa valeur d'échange, ne peut se fonder comme marque que sur une base métallique qui à son tour définit sa valeur dans l'ordre des autres marchandises" (p. 183 MC). L'analyse monnaie-prise était donc fondée au XVI^e siècle sur le caractère précieux des métaux utilisés et convoités. Or, si Malestroi supposait la quantité de métal précieux constante, et si Bodin la supposait variable, ni l'un ni l'autre ne remettait en cause d'une part le rapport monnaie-prise fondé sur le caractère précieux du métal, et d'autre part la relation prix-préciosité comme foncement de ce même rapport. Il s'agit pour l'un comme pour l'autre d'ordonner (1) des faits et non de représenter le processus qui donne lieu au rapport monnaie-prix d'une part, prix-préciosité d'autre part. (2).

Ainsi ces deux lectures diffèrent non au niveau de l'opinion mais par "les points de divergences dans le jeu des concepts [...] qui était formé] à partir des formes de coexistence des énoncés". La différence doit être alors saisie, au niveau des modalités d'énonciations, c'est à dire par le type de règles de formations de la fonction énonciative (3) qu'elle provoque le choix théorique (4).

§ 2 "Le dénoement de la configuration établie au XVI^e siècle" -

Le mercantilisme, "articulation réfléchie qui fait de la monnaie l'instrument de représentation et d'analyse des richesses, et fait, en retour, des richesses le contenu représenté par la monnaie" va établir la signification de cette articulation à travers l'échange : "alors que la Renaissance fondait les deux fonctions du métal monnayé (mesure et substitut) sur le redoublement de son caractère intrinsèque (le fait qu'il était précieux), le XVII^e siècle fait basculer l'analyse."

C'est la fonction d'échange qui sert de fondement aux deux autres caractères (l'aptitude à mesurer et la capacité à recevoir un prix apparaissant alors comme des quantités dérivant de cette fonction) (p. 186 MC). La richesse n'est plus alors sujet mais "objet des besoins et des désirs". Ce qui signifie que si durant la Renaissance la richesse était ce qui était possédé et précieux, à partir du XVII^e il n'y aura de richesses que si les objets qui en sont le support (éventuel) sont validés socialement, or, seul l'échange peut être le garant de cet acte de validation.

- (1) Selon M.F., ce mouvement (signe monétaire, valeur, masse métallique, valeur) est caractéristique de l'épistémé de la Renaissance régissant "le savoir de la nature et la réflexion ou les pratiques qui concernaient la monnaie" et qui part de ce que M.F. appelle la nature simple en passant par une mathesis et l'algèbre.
- (2) "Ce n'est pas le choix théorique qui a réglé la formation du concept; mais il l'a produit par l'intermédiaire des règles spécifiques de formations des concepts et par le jeu de relation qu'il entretient avec ce niveau" (p. 97 AS) (souligné par nous).
- (3) "L'énoncé "a en face de lui" non des faits des réalités... "mais des lois de possibilités, des règles d'existence pour les objets qui se trouvent nommés" p. 120 AS.
"L'énoncé ne s'identifie pas à un fragment de matière, mais son identité varie avec des régimes complexes d'institutions matérielles" p. 135.
- (4) Ce qui signifie qu'alors les descriptions doivent être faites "à partir de la position qu'occupe le sujet par rapport au domaine d'objet dont il parle" p. 96 AS.
Ainsi, il ne faut pas pour autant oublier "la fonction du discours dans le champ des pratiques non discursives" p. 90 AS.

Ainsi, en simplifiant, la richesse n'est plus (uniquement) ce qu'on a, mais à la fois, ce qu'on a et que désire les autres, et ce qu'on a pas et que l'on désire (avec d'autres) chez les autres. Mais alors ^{qu'est-ce que} la Renaissance, si la monnaie servait à ordonner la richesse, si elle en était le support du fait de son caractère précieux, à partir du XVII^e ne sera richesse que ce qui est échangé, et la rencontre avec la monnaie ne se fera donc que dans le processus d'échange à l'intérieur duquel la monnaie validera l'objet échangé comme richesse. Et comme nous le dit M.F. "si on a pu croire que le mercantilisme confondait richesse et monnaie, c'est sans doute parce que la monnaie a pour lui le pouvoir de représenter toute richesse possible..." (souligné par nous). Et ce pouvoir était dans l'échange, lieu de confrontation des besoins et des désirs où ces derniers se trouvent validés par le processus, par cette nouvelle fonction. Ainsi finalement ne peut être qualifié de richesse que ce qui peut être échangé. Donc, au niveau de la rupture (1) entre la Renaissance et le XVII^e XVIII^e siècle on peut reconnaître un renversement du fonctionnement de la représentation. Ainsi, pour la richesse, elle n'est plus par elle-même richesse confondue avec son support monnaie. Elle le devient par confrontation, à travers ^{un échange} un échange, avec les besoins et les désirs des autres et trouve sa validation dans la monnaie, elle-même soumise à ce même processus de confrontation-validation. En citant Scipion de Grammont (p. 187 MC) M.F. nous indique que "c'est parce que l'or est monnaie qu'il est précieux. Non l'inverse". Pour paraître en tant que richesse l'or a besoin d'être confronté aux besoins, aux désirs, alors il sera validé, lui spécifiquement, en tant que monnaie. La valeur d'une chose n'existe, ne peut être établi qu'en comparaison avec autre chose, un rapport alors s'établira et "...le métal permettra seulement de représenter cette valeur..." (p. 187). Mais alors pourquoi l'or et l'argent sont-ils spécialement convoités pour frapper monnaie et non le cuivre par exemple ?

Selon M.F. (i.e. à travers les archives), il apparaît que cela est dû à leur "perfection propre", "capacité indéfinie de représentation (souligné par nous) (2)", "durs, impérissables, inaltérables", divisibles en parcelles, "facilement transportables", tout cela fait de l'or et de l'argent un instrument privilégié pour représenter toutes les autres richesses, et en faire, par analyse, une comparaison rigoureuse. (p. 188MC) (3). Alors la rupture (que) traduit le mercantilisme à la fois libéré la monnaie du postulat de la valeur propre du métal [...] et établit entre elle et la richesse, un rapport rigoureux de représentation (p. 188 MC). On peut dès lors noter l'importance de la fonction de la représentation (4) dans cet épistémé (5).

(1) Cf. p. 1 note (1)

(2) ~~sa~~ objets des besoins et du désir, donc capables de les représenter.

(3) et ce sont des qualités qui permettent à l'or donc de représenter et donc d'échanger pour accumuler puisqu'il est en somme "le joker" du commerce.

(4) tableau, carte et non plus simple regard sur une "nature simple".

(5) Cf. Section I.

*pas moderne: F.
Renaissance - la
monnaie - tout son
qui titre sa
val. d'or de se
val. d'or -*

*archives:
à def.*

Il faut garder présent à l'esprit le mouvement, l'ordre de représentation que pose la monnaie de la richesse, i.e. signe de la valeur des choses ou encore signe du rapport existant entre les choses (1).

Ce n'est que par l'échange que la richesse est sanctionnée, mais ceci n'est possible qu'en tant que la richesse représentée par la monnaie qui "possédant des propriétés physiques" est elle-même richesse pour pouvoir représenter la richesse. C'est que l'argent devient richesse réelle que dans l'exacte mesure où il accomplit sa fonction représentative: ^{quand} il remplace les marchandises, ^{quand} il leur permet de se déplacer ou d'attendre, ^{quand} il donne aux matières brutes l'occasion de devenir consommables, ^{quand} il rétribue le travail" (p. 190). "Les rapports entre richesse et monnaie s'établissent donc dans la circulation et l'échange, non plus dans la "préciosité" du métal" (p. 190). C'est par cette pratique que l'on peut saisir l'opposition entre l'échange et l'accumulation, la circulation et le protectionisme... Ce mouvement trace le champ du savoir qu'occupera la pensée économique classique (2).

- (2) Il est bien évident que suivant M.F à la trace, nous avons tendance à faire du M.F. Mais comme annoncé, il ne s'agit nullement, pour l'instant, de contester ce qu'a dit M.F, mais simplement de décrire ce qu'il dit.
- (4) Ce qu'on regarde dans la monnaie, dit Barbon, ce n'est pas tellement la quantité d'argent qu'elle contient, mais le fait qu'elle ait cours" p. 189 MC in "A discourse concerning coining the new money lights" *London 1696*.

présentes les
sous-g

§ 3 – La pratique discursive constitutive de l'analyse des richesses au XVIII^e siècle

3.1. La théorie classique de la monnaie et des prix s'est élaborée –

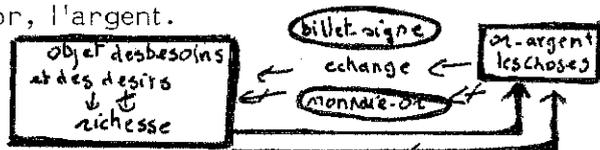
M.F. ne manque pas de nous parler de Law et de son système et de l'opposition qu'il a rencontré. Rappelons le, il ne s'agit pas de savoir qu'elles sont les oppositions politiques, sociales auxquelles Law s'est trouvé affronté (1), mais de reconnaître les diverses pratiques discursives constitutives de l'épistémé classique.

– Law et ses opposants

On peut caractériser l'affrontement par deux analyses de la monnaie et du gage. En ce qui concerne Law et l'usage de la monnaie fiduciaire qu'il tente de répandre, le gage que représente la monnaie sur une chose est assuré par une marchandise extérieure à l'espace monétaire. Alors que pour ses opposants, ce même gage que représente la monnaie métallique sur une chose est assurée par la substance métallique de la monnaie. Il s'agit donc de réaliser pleinement la démarche décrite § 2 et de reconnaître la préciosité par la marque du Prince et non l'inverse. Pour la monnaie fiduciaire effectivement, c'est le signe du Prince ; en ce qui concerne la monnaie métallique, cette même marque est reconnue comme cause du précieux, le gage lui, n'est pas dégagé totalement de ce dernier. Point n'est besoin de revenir sur l'expérience de Law, l'important est de marquer ces deux pratiques discursives.

Conjointement se développera une série de règles, de lois concernant les rapports de la monnaie et du commerce (2), le problème de la vitesse de circulation monétaire (3) corrélativement la question de la quantité à mettre en circulation (4), et le mouvement de la main d'oeuvre en rapport avec le niveau des salaires (5)

(1) "On a l'habitude de voir dans ces expériences (réévaluation 1713–1715, billet 1701, monnaie métallique stable 1726), dans leur contexte théorique, dans les discussions auxquelles elles ont donné lieu, l'affrontement des partisans d'une monnaie-signe contre ceux d'une monnaie-marchandise. D'un côté on met Law (...) avec Terranon, Dutot, Montesquieu, le Chevalier de Joucourt ; en face on range outre Paris-Duverney, le Chancelier Aguesseau, Condillac, Destutt ; (...) certes il serait intéressant de faire le décompte des opinions et de déterminer comment elles se sont distribuées dans les différents groupes sociaux. Mais, si on interroge le savoir qui les a les unes et les autres rendues possibles en même temps, on s'aperçoit que l'opposition est superficielle, et que si elle est nécessaire, c'est à partir d'une disposition unique qui ménage, seulement en un point déterminé, la fourche d'un choix indispensable" (p. 193 MC). La monnaie marchandise étant l'or (monnaie métallique) reste quand même au niveau d'une représentation sans symbole, alors que le billet est le signe d'un accord social sur la représentation. De plus, cela permet de ne plus confondre la monnaie fonction et la monnaie marchandise afin de permettre de comprendre ce jeu de la valeur pour l'or, l'argent.



- (2) Loi quantitative p. 196 MC
 (3) p. 198 MC
 (4) p. 199 MC
 (5) p. 200-201 MC

Les lois monétaires

Un choix se voulant illustratif d'une pratique discursive. Si effectivement Law et consorts s'opposent en ce qui concerne la lecture du gagé et du gageant, il s'accordent cependant sur le fait que "la monnaie permet de fixer le prix des choses grâce à un certain rapport de proportion avec les richesses et un certain pouvoir de les faire circuler" (p. 196 MC). Car la monnaie désigne, représente la richesse, mais le rapport qui s'établit ^{entre elle (M) et un temps (t)} ~~en un lieu et un temps~~. "Le pouvoir de représentation et d'analyse de la monnaie varie (...): il ne serait constant que si les deux quantités étaient stables (espèces et richesses) ou variant ensemble dans les mêmes proportions" (p. 196 MC). D'où deux questions : celle de la "désignation" et celle de la vitesse de circulation qui permettra, une fois déterminée, de compenser ces différences de proportion.

Les importations croissantes de métal précieux signifient une dévalorisation intrinsèques du métal ; on constate corrélativement que chaque marchandise peut être gagée, i.e "que chaque marchandise existante au monde, pourra disposer d'un peu plus d'éléments représentatifs... "A cela il n'y aurait pas de problèmes si l'on pouvait affecter à chaque chose une "désignation" dont le signe serait facilement remplaçable au fur et à mesure de la disposition croissante d'éléments représentatifs. La monnaie fiduciaire avait cet avantage sur la monnaie métallique. Or, c'est cette dernière que prédomine et le problème que se pose n'est pas le juste prix (1) mais celui qui consiste à faire que les prix soient exactement ajustés. La monnaie en circulant permet "à travers un cycle de représentation des choses équivalentes (un objet, un travail, une mesure, établir une part de revenu)" de palier ces disproportions par la vitesse de circulation qu'elle peut avoir, compte tenu d'une certaine quantité initiale ~~par la vitesse de circulation~~ injectée dans le circuit économique (ceci préfigure les Physiocrates). On définira alors cette vitesse de la monnaie dont les cycles de circulation "sont commandés par l'annuité des récoltes" (p. 198)

"Le problème n'est pas de savoir par quels mécanismes l'argent circule ou stagne, comment il se dépense ou s'accumule (de telles questions ne sont possibles que dans une économie qui poserait les problèmes de la production et du capital), mais quelle est la quantité nécessaire de monnaie pour que dans un pays donné la circulation se fasse assez vite, en passant par un assez grand nombre de mains" (p. 198). Il s'agit d'établir un optimum qui évidemment évoluera ^{selon} ~~selon~~ que l'on considère ou non le commerce extérieur du pays.

(1) "Rien dans une marchandise quelconque n'indique par quelque caractère intrinsèque la quantité de monnaie par quoi il faudrait la rétribuer" (p. 197 MC).

(2) varie selon la quantité de monnaies et de marchandises qui se trouvent confrontés en un lieu et en un temps (t)

pas clairement exposé

3.2. La formation de la valeur

Il est d'abord nécessaire de rendre compte de quoi se compose un discours, ou autrement dit sur quoi se base M.F pour présenter dans une même formation discursive des pratiques discursives différentes. Le point de départ d'une telle démarche est l'énoncé et la cohérence ^{interne} du "dit". Ce que M.F appelle "les points de diffractions possibles du discours" (6) "l'économie de la constellation discursive à laquelle il appartient, (1)" sa "fonction (...) dans un champ de pratiques non discursives" (1). La première citation renvoie à une division en points d'incompatibilité, i.e des objets ou des concepts qui ne peuvent entrer dans une seule et même série d'énoncés (2), points d'équivalence, i.e que cependant ces mêmes objets ou ces mêmes concepts appartiennent à la même formation discursive car leur règle et leur formation sont les mêmes (3), points d'accrochage d'une systématisation "à partir de chacun de ces éléments à la fois équivalents et incompatibles, une série cohérente d'objets, de formes énonciatrices, de concepts ont été dérivés" (p. 87 AS). (4). "L'économie de la constellation discursive" cherche à rendre compte, pour expliquer les choix qui ont été faits, "des instances spécifiques de décisions" (p. 88 AS) (5). Le problème de "champ de pratiques non discursives" renvoie à deux instances, celle du "régime et les processus d'appropriation du discours..." (6) et celle des "positions possibles du désir par rapport au discours". Précisons que pour des raisons à la fois de compétence et de limitation volontaire des questions nous nous attacherons à illustrer ce que M.F a appelé "les points de diffractions possibles du discours".

(1) p. 86, 87, 88, 89, 90 AS

(2) "... sous peine de contradiction manifeste ou inconséquence..." p. 87 AS

(3) "... et au lieu de constituer un pur et simple défaut de cohérence, ils forment une alternative : même si, selon la chronologie, ils n'apparaissent pas en même temps, même s'ils n'ont pas eu la même importance (...) ils se présentent sous la forme du "ou bien...ou bien" p. 87 AS.

(4) Par exemple, selon M.F les Physiocrates et les Utilitaristes appartiennent à la même formation discursive mais "à partir" de pratiques discursives différentes. Nous pensons reprendre ce problème.

(5) Ce qui permet à M.F ainsi d'introduire une analyse par analogie : l'AR "est à la représentation du besoin et du désir ce que l'HN est à la représentation des perceptions et des jugements" (p. 89 AS). Cependant malgré la beauté formelle d'une telle proportion on peut se poser la question de sa pertinence aussi bien dans l'articulation AR - HN, que dans la définition de l'HN.

(6) "... car dans nos sociétés [...] la propriété du discours [...] est réservée en fait [...] à un groupe déterminé d'individus ..." p 90 AS.

En effet, il semble que cette question sera l'axe archéologique qui à travers le XVIII^e siècle et l'épistémé classique nous indique sur quoi se fondera l'épistémé moderne en Eco Pol . La rupture (au sens déjà donné) se fera à partir de deux pratiques discursives différentes, même si elles appartiennent encore toutes deux à la formation discursive de l'AR de l'épistémé classique (XVII^e et XVIII^e). La première pratique s'articulera autour ou à travers la notion d'objets utiles, et constituera "la valeur à partir de l'échange des objets du besoin" (Condillac, Galiani...). La seconde pratique, elle, constituera "la valeur à partir de la formation et de la naissance des objets..." (p. 204) c'est à dire à travers la notion de "possibilité" de la "nature". (Physiocratie). (1).

Ainsi l'analyse des richesses peu à peu se constitue, à travers l'épistémé classique par une série de pratiques discursives constitutives d'une formation discursive spécifique. On a pu constater que si l'échange est la figure centrale de l'AR, il est peu à peu ancré dans le cycle des récoltes afin de permettre "l'exact ajustement des prix", en proportion des marchandises circulant, par la vitesse de circulation de la monnaie qui autorise l'espace à être, en fonction des mains par lesquelles elle transite, porteur d'une représentation différente. Ainsi les quantités sont ajustées par la vitesse de circulation du gageant.

Cette ancrage dans la production agricole et la taxinomie issue de cette pratique discursive indiquent une prochaine rupture (selon deux pratiques) qui donnent lieu à l'épistémé moderne et à l'Eco Pol classique.

Dans l'analyse que fait M.F., l'AR n'est pas un ensemble d'options ^à propos de la monnaie et des prix par exemple mais plutôt "une unité de distribution qui ouvre un champ d'options possibles et permet à des architectures diverses et exclusives les unes des autres d'apparaître côte à côte ou à tour de rôle" (p. 88 AS).

(1) Il nous est apparu que M.F. dans la "description archéologique" sur les bases du régime général de la représentation (i.e l'échange à travers lequel une chose prend le statut de richesse et est alors "porté" par la monnaie, elle-même soumise à un tel procès) opérait un glissement et une confusion entre Utilitaristes (et plus tard les Marginalistes) et les Physiocrates (et plus tard les classiques). En effet, à partir du moment où il y a une réflexion sur la richesse non plus seulement échangée mais produite de faits et donc source de valeur, comme c'est le cas pour la Physiocratie, peut-on l'assimiler ou la faire participer à une même formation discursive qui porte aussi une réflexion uniquement centrée sur l'échange. Peut-on de même, comme on le verra, réunir une réflexion sur la valeur travail (et celle sur la valeur de la force de travail) et une réflexion où l'utilité marginale détermine le coût des facteurs, où donc la valeur n'existe que d'usage ? Ne serait-il pas plus pertinent pour être conséquent avec la définition d'une formation discursive de tenter de décrire les divergences de règles et de formations de telles réflexions ? On pourrait dire alors que les Utilitaristes et les Marginalistes appartiennent, selon des pratiques discursives différentes à la même formation discursive ; de même pour les Physiocrates, les classiques et Marx. Le problème c'est qu'alors on serait obligé de faire une histoire des idées, puisque la découpe ne serait plus horizontale mais plutôt une spirale (suite p. 25).

A développer
 les points
 suivants dit
 si possible
 pas clair

à noter
 que les
 textes

(1) Suite

Parce que même si on peut ne pas donner la priorité à la chronologie, on doit reconnaître que ce sont les mêmes règles et les mêmes ^{à l'usage de} fonctions énonciatives qui ont permis la constitution du discours Physiocrate et du discours classique. On se doit de reconnaître que si les Physiocrates sont à la frontière des deux épistémé (à la fois échange pour un secteur et production pour l'autre), les Utilitaristes et les Marginalistes eux en restent à l'apparence des choses puisque seul ce qui est utile et échangeable est valeur : on échange que ce qui est utile. Alors donc que la notion de surplus n'existe pas. Il nous semble alors que M.F. ne rend pas compte d'une régularité fondamentale dans l'AR, ~~comme~~ ^{comme} celle du surplus chez les Physiocrates puis chez les classiques et Marx (bien qu'approfondi et développé) et non chez les Utilitaristes et les Marginalistes. Cette notion est plus qu'une opposition, qu'une alternative, qu'une incompatibilité, elle est le point de rupture manifeste entre l'apparence et l'exercice des choses (entendue comme source de la valeur : le travail et non l'apparence, ce qui est seulement utile). Il nous semble alors que le régime général établi par M.F. ne fonctionne plus correctement pour les Physiocrates et les Marginalistes.

Sous-Section 2 : "Nous préférons le travail" répondent les classiques

Comme précédemment il ne s'agit pas ici de présenter l'ensemble d'une épistémé, ni même l'ensemble d'une formation discursive dans cette épistémé, mais plutôt de voir de quoi est constituée une formation discursive pour une époque donnée de son épistémé.

Ainsi, on peut noter à la suite de M.F qu' "une formation discursive sera individualisée si on peut définir le système de formation des différentes stratégies qui s'y déploient : en d'autres termes, si on peut montrer comment elles dérivent toutes (malgré leur diversité parfois extrême, malgré leur dispersion dans le temps) d'un même jeu de relations" (1) (p. 91 AS).

Rappelons que c'est à travers le régime général de l'échange que s'est constitué l'AR de l'épistémé classique, et que ce "même jeu de relations" a donné lieu au XVIII^e à la Physiocratie et aux Utilitaristes sans que (selon M.F) le régime général soit encore remis en cause. Ce système "on l'aura défini si on peut décrire comment les points de diffractions du discours économique dérivent les uns des autres, se commandent, s'impliquent..." (p. 91 AS). Autrement dit comment d'une lecture de la monnaie-valeur "dérive un point de choix à propos de prix" et des conditions d'apparition de la valeur.

§ 1 - La pensée classique, dite moderne par M.F.

Il faut envisager cela comme la description de ce qui semble important pour M.F. Nous assistons à un décalage de l'analyse en ce qui concerne la richesse. Le raisonnement n'est plus circulaire (monnaie - richesse) mais s'ancre en un point particulier de l'activité des hommes. Avec A. Smith, le travail est reconnu comme le fondement de la richesse et selon M.F. le déplacement peut être caractérisé comme suit : "les richesses sont toujours des éléments représentatifs qui fonctionnent, mais ce qu'ils représentent finalement ce n'est plus l'objet du désir, c'est le travail" (p. 235 MC). Ainsi "au niveau archéologique la production comme figure fondamentale dans l'espace du savoir s'est substitué à l'échange..." (p. 264 MC) et "... l'analyse de Smith représente un décrochage essentiel : elle distingue la raison de la mesure de l'échangeable, la nature de ce qui est échangé et les Unités qui permettent la décomposition" (p. 237 MC) (2).

B

*Adhérer à votre
critique précédente
pour les
physiocrates
c'est le "travail"
produit de
la nature
valant l'objet
du désir.*

(1) Cf. note (1) page 11.

(2) Ne peut-on pas, contrairement à M.F. situer A. Smith dans le même domaine charnière que les Physiocrates ? En effet, n'est-il pas par certains aspects (capital, travail) à la fois le régime de la représentation (objet des besoins et des désirs) et sous le régime de la production (le travail) ? Nous voyons, que la partition faite par M.F. reste purement formelle, à partir du moment où ses connaissances économiques restent, quant au fond, du H. Denis (sic Dockès).

Cependant A. Smith bute sur le problème de la nature du travail car si, effectivement il est l'unité commune de toutes les marchandises et que donc l'échange peut se faire sur la base d'unités de travail, il est lui-même soumis à sa propre production en tant que marchandise et n'est donc pas une mesure constante. Avec Ricardo le travail apparaîtra dans sa spécificité comme constitutif et producteur de valeurs : "le travail comme activité de production est source de valeur" (p. 266), et révèle ainsi sa double nature : marchandise et activité de production.

Avec l'analyse Ricardienne "... la valeur a cessé d'être un signe, elle est devenue un produit" (p. 260). C'est avec Ricardo, en suivant M.F., qu'on assistera au XIX^e siècle à un double mouvement : "l'économie au XIX^e siècle sera référée à une anthropologie comme (moi BP) discours sur la finitude naturelle de l'homme" (à noter le "comme" qui laisse supposer une autre anthropologie) et donc "on sera entré dans une autre dispersion épistémologique, celle qui distingue, non sans les référer l'une à l'autre, une psychologie des besoins représentés et une anthropologie de la finitude naturelle (p. 269 - 270). (souligné par moi, il y a déjà interprétation et glissement qui permettra le flou marxien).

§ 2 - L'analyse ricardienne -

La production devient alors la figure fondamentale de la nouvelle formation discursive de ce nouvel épistémé. Ainsi, déjà introduit par les Physiocrates, le travail, sans le nier, remplace l'échange, comme base de la représentation de la richesse. En somme, il n'existe de richesses que ce qui est produit par le travail et échangé (donc validation sociale du processus et du système) (2). En effet, puisque c'est "la quantité de travail nécessaire pour la fabrication d'une chose..." qui produit la richesse, du coup ~~la~~ la "valeur (d'une chose) dépend des formes de production" (p. 267 MC), i.e de la productivité du travail. Ainsi Ricardo fait alors référence à la notion de degré de développement historique. Cette productivité du travail déterminera alors selon les formes de la production l'état de la répartition entre salaire, rente et profit. Selon M.F. la formation et la représentation de la valeur a permis l'articulation de l'économie sur l'histoire" (p. 268 MC). La notion de besoin renvoie chez Ricardo à celle de la rareté et des formes de production nécessaires ^{pour répondre} à une population croissante et à une bonne répartition.

(1) Nous reviendrons en troisième partie sur ce problème.

(2) On ne produit que ce qui est échangeable car (la plus value) le surplus produit par le travail (même s'il n'est pas reconnu et que c'est Marx qui l'analysera) ne peut se réaliser qu'à travers l'échange.

Handwritten notes on the left margin:
 d'avant 1848
 système
 de M.F. d.A.
 le système est me
 d.F.
 Accuser à démo

DEUXIEME PARTIE

"L'Archéologie du Savoie"

Section III - L'archéologie du savoir -

Pourquoi ce livre ? Plus fondamentalement : quelle nécessité y avait-il à l'écrire ? Selon M.F. ce livre serait la reprise méthodique de ce qui avait été fait auparavant "à l'aveugle".

Rechercher, par un nouveau tour de spirale, la systématité de ce qui avait été parcouru sans contrôle méthodique suffisant. Ainsi l'histoire de la folie ou ce qui faisait problèmes, était l'émergence de tout un ensemble d'objets, les systèmes conceptuels étant relativement peu nombreux et sans complexité. Dans la naissance de la clinique, l'analyse portait moins sur les choix théoriques que sur le statut, "l'emplacement institutionnel, la situation et les modes d'insertion du sujet discou- rant".

Enfin, dans les "Mots et les Choses", l'étude portait pour sa part principale, sur les réseaux de concept et leurs règles de formation (identiques ou différents), tels qu'on pouvait les repérer dans la G.G, l'H.N et l'A.R.

Quant aux choix théoriques "leur repérage est demeuré sommaire, et l'analyse ne s'est guère attardée sur leur formation".

Il s'agissait de cerner les conditions d'apparition, d'enchaînement, les règles de transformation des "choses dites".

L'enjeu de l'A.S sera de définir, systématiquement, une surface d'enregistrement (1) pour l'inscription de ces "choses dites" (i.e de ce qui a été dit).

Mettre en place une méthode d'inscription qui dispose de ce qui est dit de manière à ce que la disposition ainsi définie trace les distinctions qui prennent un sens entièrement nouveau.

- (1) Le problème est de fonder théoriquement, c'est à dire de reconnaître possible et pertinent au niveau épistémologique, la démarche qui consiste à mettre au même niveau d'analyse des discours dont les rythmes, enjeux, conditions de production sont différents, afin d'en montrer les structures comparables (i.e de mettre à jour les contraintes qui s'imposent au et par le discours dans une ère donnée).

Remarque - La pertinence au niveau épistémologique pose la question de notre conception de la connaissance. Disons, pour laisser la question ouverte, que nous la tenons pour étroitement liée aux conditions de production du discours scientifique "donc étroitement articulé à des choix qui sont, nécessairement, des choix politiques".

S/Section 1 . Mise en place de concepts adéquats à une analyse de discours

Je crois que le point de départ est la critique de l'œuvre comme unité, comme analysable de

§1. Le point initial, axiome central, c'est la singularité de l'énoncé.

l'intensité de l'écriture, ayant sa

X "L'énoncé, ce n'est pas une structure (c'est à dire un ensemble de relations entre les éléments variables, autorisant ainsi un nombre peut-être infini de modèles concrets) ; c'est une fonction d'existence qui appartient en propre aux signes et à partir de laquelle on peut décider, ensuite par l'analyse ou l'intuition, s'ils "font sens" ou non, selon quelle règle ils se succèdent ou se juxtaposent, de quoi il sont signes... Il ne faut donc pas s'étonner si on n'a pu trouver pour l'énoncé des critères structuraux d'unités : c'est qu'il n'est point en lui-même une unité, mais une fonction qui croise un domaine de structures et d'unités possibles et qui les fait apparaître, avec des contenus concrets, dans le temps et dans l'espace". (p. 115).

La définition de M.F. permet de dépasser une conception du signe étroitement intra-linguistique signe comme unité sémiotique par excellence défini par son rapport distinctif "d'autre signe qui n'a pas ~~de~~ conséquence pour objet, le domaine extra-linguistique, la chose dénotée, la référence, les circonstances de production des énoncés".

L'énoncé défini par M.F. semble donc briser l'aspect mécaniste si souvent reproché aux structuralismes linguistiques. Il prend en considération les problèmes posés par les modalités de l'énonciation, c'est à dire de la production de sens (qui fait sens) par la présence du sujet dans le discours, qui devient discours de l'histoire. Cette présence du sujet est paradoxale, présence-absence, le sujet de l'énonciation ne peut que se fondre dans l'énoncé, parce que seul ce dernier peut le constituer comme sujet de l'énonciation. Piéger nécessairement, le sujet est toujours "situé et dépendant". Il est parlé, plus qu'il ne parle (1)

§-2- De ce ^{point} initial M.F. va procéder par "cercle concentrique" cherchant à analyser "à la périphérie" certaines formes de groupement énigmatique, les formations qui sont "au sens strict des groupes d'énoncés" (p. 151)

formation discursive: cf.

(1) Toute la démarche de M.F. tend à démontrer qu'il y a subversion du sujet par le langage.

*Il fautrait éclaircir, non admettre !
Defn. les sous d'énoncés, plus le F. - D. moins essayer*

Groupes d'énoncés dont les principes d'unification, ou les directions dans lesquelles on les analyse, sont :

- un référentiel : "Qui n'est pas exactement un fait, un état de choses, ni même un objet, mais un principe de différenciation" (p. 150).

Le référentiel "définit les possibilités d'apparition et de délimitation de ce qui donne à la phrase son sens (1) à la proposition sa valeur de vérité" (p. 121).

- un sujet : non point la conscience parlante, non point l'auteur de la formulation, mais une position qui peut être remplie sous certaines conditions par des individus indifférents (p. 150).

- un champ associé : "Qui n'est pas le contexte réel de la formulation, la situation dans laquelle elle a été articulée, mais un domaine de coexistence pour d'autres énoncés".

- une matérialité : "Qui n'est pas seulement la substance ou le support de l'articulation, mais statut, des règles de transcription, des possibilités d'usage ou de réutilisation".

Ces quatre directions seront appelées des règles de formation. Ces règles de formation sont donc "des conditions d'existence mais aussi de coexistence, de maintien, de modification et de disposition" dans une formation discursive donnée".

Une formation discursive définit donc une régularité c'est à dire "un ordre, des conditions, des positions et des fonctionnements, des transformations" (p. 53.)

§3 - On peut donner un sens plein à la définition du "discours" : "on appellera discours un ensemble d'énoncés en tant qu'ils relèvent de la même formation discursive"... fragments d'histoire, unité de discontinuité dans l'histoire elle-même, il pose le problème de ses propres limites, de ses coupures, de ses transformations, des modes spécifiques de sa temporalité plutôt que de son surgissement abrupt au milieu des compléments du temps".

(1) Si un signe, dans une articulation stricte (articulation Su/Si) peut être analysé dans sa fonction référentielle (dans le cas le plus facile à imaginer un objet réel) l'énoncé forme d'existence du signe, en même temps qu'il fait apparaître la différence, doit être analysé dans ces rapports à des espaces de différenciation. Ce qui signifie que la pertinence de la description de ce référentiel ne peut pas, par définition, se faire par une vérification de quelque ordre que ce soit, si ce n'est par cela même : l'énoncé.

Il est possible de préciser ce que l'on appelle "pratique discursive", "c'est un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la formation énonciatrice". (p. 154).

Il y aurait des conditions d'exercice de la fonction énonciatrice, ensemble de contraintes qui font que l'on ne peut pas dire n'importe quoi à n'importe quelle époque.

C'est ce que tend à montrer l'ensemble des concepts mis en place par M.F. Mais la question de la possibilité ou non de cette "surface d'enregistrement que serait l'archéologie reste entière". (1)

- L'axe noeudal de la démonstration de M.F. (la mise en évidence de la possibilité d'une analyse d'un discours objet) est la correspondance affirmée entre les quatre règles de formation des groupes d'énoncés et les quatre directions (i.e. formation des objets, formation des positions subjectives, formation des concepts, formation des choix stratégiques) qui lui avait permis de tracer dans un premier temps les différents enjeux, d'une analyse de discours. Par un premier tour de spirale, M.F. avait en effet effectué un repérage provisoire des délimitations des conditions d'existence d'une formation discursive.

- Par objet du discours et formation des concepts, il fallait comprendre "un faisceau complexe de rapports" qui ne devaient être :

- ... "ni enracciner dans les choses, ni rapporter au domaine des mots" pour les objets.
- ... "ni rapporter à l'horizon de l'identité ni au cheminement empirique des idées" pour les concepts.

- Par formation des positions subjectives et des choix stratégiques, la forme sujet était enjeu. C'est pourquoi il ne fallait pas rapporter :

- ... "les énonciations à la forme pure de la connaissance, ni au sujet psychologique".
- ... "la formation des choix théoriques : un projet fondamental ou un jeu secondaire des opinions".

(1) Si les différents niveaux d'analyse de l'énoncé nous apparaissent démontrer, paradoxalement la possibilité même de ces différentes directions font problème du raisonnement circulaire de Michel FOUCAULT.

La correspondance affirmée par M.F. entre ces différents concepts ne tient-elle pas du réajustement. De la p. 55 à la p. 94, les argumentations de M.F. nous paraissent des plus rhapsodiques. Ce n'est pas toujours suffisant. La simple description des énoncés permettra-t-elle par exemple de démontrer comment les choix stratégiques (4^o dimension) du discours économique sont liés à la fonction qu'occupe le discours économique dans la pratique du capitalisme naissant" au processus d'appropriation dont il est l'objet de la part de la bourgeoisie... parce que le discours économique, à l'époque classique, se définit par une certaine manière constante de mettre en rapport des possibilités de systématisation intérieure à un discours, à d'autres discours qui lui sont extérieurs et tout un champ, non discursif, de pratiques, d'appropriation, d'intérêts et de désirs" p.32.

Ces questions deviennent :

- L'énoncé peut-il rendre compte de l'articulation pratiques discursives
pratiques non discursives ?
Si oui, selon quelles modalités ?
- Quelles sont, du fait de l'analyse de M.F., les limites de sa démarche ? Quel est le domaine de validité d'une archéologie, si tant est qu'elle soit théoriquement fondée, compte tenu de ces postulats de base ? (1).

(1) Il nous semble que pour tenter de répondre à ces questions, il faut dans un premier temps essayer de cerner les présupposés-implications de ce qui constitue le point axial de la démarche de M.F. : l'énoncé.

→ voir

S/section 2. La description archéologique

. Que peut donc offrir une "archéologie" que d'autres descriptions ne seraient pas capables de donner ?

Quelle est la récompense d'une si lourde entreprise ?

M.F. se pose la question et répond. Nous nous proposons d'en dégager les grands axes. On remarquera que finalement on voit mieux ce que l'archéologie n'est pas, que ce qu'elle est. Ce qui est pour le moins surprenant après l'importance du dispositif conceptuel mis en place pour rendre compte, justement, de ce qu'est l'archéologie. (1)

La description archéologique est "l'abandon de l'histoire des idées, refus systématique de ses postulats et de ses procédures, tentative pour faire une tout autre histoire de ce que les hommes ont dit". (p. 131)

Ce positionnement-démарquage de l'archéologie à l'encontre de l'histoire des idées, M.F. l'établit par quatre différences "capitales".

1. L'original et le régulier

" En général, l'histoire des idées traite le champ des discours comme un domaine à deux valeurs ; tout aliment qu'on y repère peut être caractérisé comme ancien ou nouveau, inédit ou répété, traditionnel ou original".

"Dire que les grammairiens de Port Royal n'ont rien inventer du tout, ou découvrir que Cuvier avait plus de prédécesseurs qu'on ne croyait, ce sont là des amusements sympathiques, mais tardifs, d'historiens en culotte courte".

Au niveau où se place l'archéologie "l'opposition originalité-banalité n'est donc pas pertinente : entre une formulation initiale et la phrase qui des années, des siècles plus tard, la répète plus ou moins exactement, elle n'établit aucune hiérarchie de valeur. Elle cherche seulement à établir la régularité des "énoncés", c'est à dire l'ensemble des conditions dans lesquelles s'exerce la fonction énonciatrice qui assure et définit son existence.

(1) On peut se demander en quoi cette démarcation en négatif n'est pas un indice qui montre à quel point M.F. reste tributaire de l'histoire des idées et d'une mauvaise histoire des idées notamment dans sa lecture de Ricardo et de Marx (Cf. 3^o partie). Selon la lecture que l'on fait de Ricardo (théoricien de la valeur, théoricien des prix de production), le sens des articulations discursives ne change-t-il pas ? Ce qui est reposé : le problème du statut des énoncés. Quelles sont les conditions articulations etc, qui font qu'ils sont producteurs de tel sens et non de tels autres qui seraient en toute hypothèse possible ?

qui, c'est
qui, seulement cela
Quelle question ?
Qui, nous avons
l'histoire des idées de
la valeur et à la
l'originalité
de style de M.F.
est intéressant
à noter.
Qui, la mise
en un certain
proche, finalement
la structure de
son en ce

2. Les contradictions

L'histoire des idées "fait d'ordinaire un crédit de cohérence au discours qu'elle analyse. Lui arrive-t-il de constater une irrégularité dans l'usage des mots, plusieurs propositions incompatibles, des concepts qui ne peuvent pas être systématisés ensemble ?

"Elle se met en devoir de trouver, à un niveau plus ou moins profond un principe de cohésion qui organise le discours et lui restitue une unité cachée". (p. 135.)

L'Archéologie prend, au contraire, les contradictions comme objets à décrire, elle "essaie de déterminer la mesure et la forme de leur écart. Par rapport à une histoire des idées qui voudrait fondre les contradictions dans l'unité semi-nocturne d'une figure globale, ou qui voudrait les transmuier en un principe général, abstrait et uniforme d'interprétation ou d'explication, l'archéologie décrit des espaces de dissonance".

3. Les faits comparatifs

"L'horizon auquel s'adresse l'archéologie, ce n'est pas une science, une rationalité, une culture, c'est un enchevêtrement d'intersections dont les limites et les points de croisements ne peuvent pas être fixés d'un coup".

L'archéologie : une analyse comparative qui n'est pas destinée à réduire la diversité des discours et à dessiner l'unité qui doit les totaliser, mais qui est destinée à répartir leur diversité dans des figures différentes. La comparaison archéologique n'a pas un effet unificateur, mais multiplicateur".

Elle se déploie "dans la dimension d'une histoire générale, elle cherche à découvrir tout le domaine des institutions, des processus éco, des rapports sociaux sur lesquels peut s'articuler une formation discursive ; elle essaie de montrer comment l'autonomie du discours et sa spécificité ne lui donnent pas pour autant un statut de pure idéalité et de totale indépendance historique : ce qu'elle veut mettre à jour, c'est ce niveau singulier où l'histoire peut donner lieu à des types définis de discours, qui ont eux-mêmes leur type propre d'historicité, et qui sont en relation avec tout un ensemble d'historicités diverses". p. 213.

4. Le changement et les transformations

- Concernant d'abord l'apparente ^{synchronie} ~~symphonie~~ des formations discursives.

L'Archéologie met "en suspens le thème que la succession est un absolu : un enchaînement premier et indissociable auquel le discours serait soumis par la loi de sa finitude, c'est aussi le thème qu'il n'y a dans le discours qu'une seule forme et qu'un seul niveau de successions. A ces thèmes elle substitue des analyses qui font apparaître à la fois les diverses formes de succession qui se superposent dans le discours et la manière dont s'articulent les successions ainsi spécifiées".

(1) voir une introduction à la "manuscrite" de L. Séve, en développement et réponse

- Concernant l'importance des discontinuités

Dire qu'une formation discursive se substitue à une autre, ce n'est pas dire que tout un monde d'objets, d'énonciations, de concepts, de choix théoriques absolument nouveau surgit tout armé et tout organisé dans un texte qui le mettrait en place une fois pour toutes : c'est dire que les énoncés obéissent à des règles de formations nouvelles, ce n'est pas dire que tous les objets ou concepts, toutes les énonciations et tous les choix théoriques disparaissent. Au contraire, à partir de ces nouvelles règles, on peut décrire et analyser des phénomènes de continuité, de retour et de répétition : il ne faut pas en effet oublier qu'une règle de formation n'est ni la détermination d'un objet, ni la caractérisation d'un type d'énonciation, ni la forme ou le contenu d'un concept, mais le principe de leur multiplicité et de leur dispersion. Cette délimitation tracée, la spécificité de la description archéologique c'est la description systématique d'un discours objet, c'est à dire "rien de plus et rien d'autre qu'une réécriture : c'est à dire la forme maintenue de l'extériorité, une transformation réglée de ce qui a déjà été écrit".

§. L'instance du savoir

Tous les exemples évoqués par M.F. appartiennent à un champ relativement restreint. Ces disciplines "douteuses", informes peut-être, toujours vouées à être en-dessous du seuil de sa scientificité.

Une délimitation silencieuse s'était donc imposée à toutes les analyses précédentes. La question doit être développée. En un mot, "quel est le rapport de l'archéologie à l'analyse des sciences?"

En montrant selon quelles règles une pratique discursive peut former des groupes d'objets, des ensembles d'énonciation, des jeux de concepts, des séries de choix théoriques M.F. a analysé ce qu'il appelle des positivités.

Les éléments ainsi formés sont ce à partir de quoi se "développent des descriptions plus ou moins exactes, s'effectuent des vérifications, se déploient des théories" p. 237 -

Indispensable à la constitution d'une science, ils ne sont pas destinés ^{nécessairement} ~~à lui~~ ^{précisément} donner lieu. Cet ensemble d'éléments, formés de manière régulière par une pratique discursive, c'est ce que M.F. va appeler "savoir".

En d'autres termes, toute pratique discursive peut se définir par le savoir qu'elle forme. Il n'y a pas de savoir sans une pratique discursive définie. Il y a par contre des savoirs qui sont indépendants des sciences. Il faut distinguer avec soin "les domaines scientifiques" qui obéissent à certaines règles de construction, et les "territoires archéologiques".

En conséquence, l'archéologie parcourt l'axe pratique discursive-savoir-science, l'analyse du savoir en constituant le point d'équilibre. Point d'équilibre "où le sujet est nécessairement situé et dépendant, sans que jamais il puisse y faire figure de titulaire" p. 239.

M.F. ne s'interroge pas, à ce niveau d'analyse, sur la différence entre les discours qui ont une prescription scientifique et ceux qui en présentent réellement les critères formels.

L'important est que les sciences apparaissent dans l'élément d'une formation discursive et sur fond de savoir.

Cette articulation sciences-savoir ouvre une série de problèmes :

- Quelle est la place et la fonction de science dans une formation discursive ?
- Par quel processus y a-t-il émergence de science dans une formation discursive donnée ?

A ces problèmes, M.F. ne donne pas de réponse. Il se contente "d'indiquer dans quelle direction, peut-être, on pourrait les analyser" p. 240.

Son argumentation sera centrée sur l'articulation : savoir et idéologie.

Dans toute formation discursive, on trouve un rapport spécifique entre science et savoir. L'analyse archéologique "doit montrer positivement comment une science s'inscrit et fonctionne dans l'élément du savoir". p. 241.

C'est dans l'articulation science-savoir "dans cet espace de jeu" que se forment et se caractérisent les rapports de l'idéologie aux sciences".

C'est pourquoi il n'y a pas coupure, rupture au sens de Bachelard entre science et idéologie (et qui constitue l'analyse d'^{Althusser}Althusser) que doit être articulé science-savoir-idéologie.

L'analyse est nouvelle.

"La prise de l'idéologie sur le discours scientifique et le fonctionnement idéologique des sciences ne s'articulent pas au niveau de leur structure idéale, ni même de leur utilisation technique dans une société, ni un niveau de la conscience des sujets qui la bâtissent ; ils s'articulent là où la science se découpe sur le savoir".

En d'autres termes "la question de l'idéologie posée à la science, c'est la question de son existence comme pratique discursive et de son fonctionnement parmi d'autres pratiques" p. 242.

Cette démarche de M.F. permet d'avancer un certain nombre de propositions.

- L'idéologie n'est pas exclusive de la scientificité. "En corrigeant, en rectifiant ses erreurs, un discours ne dénonce pas pour autant et forcément son rapport à l'idéologie. Le rôle de celle-ci ne diminue pas ~~à~~ mesure que croît la rigueur et que la fausseté se dissimule".
- S'attaquer au fonctionnement idéologique d'une science pour la faire apparaître. "C'est la remettre en question comme fonction discursive, c'est la reprendre comme pratique parmi d'autres pratiques. Ainsi "toute description plus précise des rapports entre la structure épistémologique de l'économie et sa fonction idéologique devra passer par l'analyse de la formation discursive qui lui a donné lieu et de l'ensemble des objets, des concepts, des choix théoriques qu'elle a eu à élaborer et à systématiser".

Et on devra montrer alors comment la pratique discursive qui a donné lieu à une telle positivité a fonctionné parmi (1) d'autres pratiques qui pouvaient être d'ordres discursifs mais aussi d'ordre politique ou économique (p. 242)

Il y a deux problèmes, l'un pratique qui consiste à savoir comment fonctionne concrètement l'idéologie, mettre à jour son efficacité pratique, l'autre théorique dont le premier dépend, qui concerne le concept d'idéologie.

Pour M.F l'idéologie est une pratique discursive qui s'inscrit dans une formation discursive.

Si l'archéologie étudie l'énoncé comme pur événement, peut-il y avoir une réflexion sur l'idéologie ?

Une méconnaissance qui fonctionne mais s'ignore n'est pas une méconnaissance.

Il ne suffit pas de dire que l'idéologie fonctionne, faut-il encore penser son fonctionnement, c'est à dire penser son concept, même si ce dernier est la mise en évidence de l'inévitable méconnaissance par laquelle procède toute pensée.

Quel est le concept d'idéologie de M.F. ?

A développer

(1) Tout se joue sur ce "parmi". M.F. se garde bien de développer le type d'articulation qui permettrait de comprendre le fonctionnement effectif de cette pratique. C'est pourtant l'essentiel. Le problème étant plus globalement comment s'articulent pratique discursive et pratique non discursive.

5/section 3 Notre démarche consistera, autant que faire se peut, à cerner ce qui constitue le point axial de la démarche de M.F. : l'énoncé.

Il s'agira de parcourir l'espace des problèmes plutôt que de se poser en arbitre.

L'énoncé "c'est la fonction d'existence qui appartient en propre aux signes et à partir de laquelle on ~~peut~~ décider, ensuite, par l'analyse ou par l'intuition, s'ils font "sens" ou non, selon quelle règle ils se succèdent ou se juxtaposent, de quoi ils sont signes, et quelle sorte d'acte se trouve effectuée par leur formulation (orale ou écrite)".

Dire de l'énoncé qu'il est simple inscription de ce qui est dit ne signifie pas qu'il soit immédiatement visible. En fait, l'énoncé est à la fois non visible et non caché. Il est dans sa forme réécrite (i.e pour l'archéologie) construit. Il est objet de connaissance.

L'énoncé organise et s'organise autour de quatre pôles (Cf. section II - 1. Mise en place de concept) : un référentiel - un sujet - un champ associé - une matérialité.

Ces quatre pôles appelés aussi règles de formation permettent de s'en tenir à la seule inscription de ce qui est dit.

En fait, l'ouvrage de l'A.S. est beaucoup plus complexe. L'énoncé, c'est beaucoup plus fondamentalement le langage dans son apparition, dans son mode d'être (i.e les mêmes interrogations que dans les Mots et les Choses).

Cela, M.F. le dit dans des phrases difficiles et belles. "...Le langage semble toujours peuplé par l'autre, l'ailleurs, le distant, le lointain, il est creusé par l'absence. N'est-il pas le lieu d'apparition d'autre chose que de soi, et en cette fonction sa propre existence ne semble-t-elle pas se dissiper ? Or, si on veut décrire le niveau énonciatif, il faut prendre en considération cette existence elle-même... Il s'agit de suspendre, dans l'examen du langage, non seulement le point de vue du signifié, mais celui du signifiant, pour faire apparaître le fait qu'il y a, ici et là, un rapport avec des domaines d'objets et des sujets possibles, en rapport avec d'autres formulations et des réutilisations éventuelles, du langage..." (p. 146)

Nous aimerions dire de manière maladroite que c'est toute la conception de la connaissance de M.F. qui se trouve engagée. Il n'y aurait pas de langage et de réel, car posé en ces termes, il faudrait interroger les conditions de production de ce langage pour en comprendre son articulation au réel.

C'est les critiques que nous faisons à M.F. lui reprochant de rapporter du discours à du discours, de procéder par renvoi continu, par démonstration circulaire. En fait, M.F. nous dit qu'il n'y a pas rupture, que le niveau énonciatif, c'est du langage au réel. Rétrospectivement, c'est ainsi qu'il analysait le mode d'être moderne de la pensée dans les M.C p. 331. ... "Peut-on dire que l'ignorant, en leur profonde naïveté, ceux qui affirment qu'il n'y a pas de philosophie sans choix politique, que toute pensée est "progressiste" ou "réactionnaire" ? Leur sottise est de croire que toute pensée "exprime" l'idéologie d'une classe ; leur involontaire profondeur, c'est qu'ils montrent du doigt le mode d'être moderne de la pensée..."

C'est ce qui est trop léger la S. u. ...

Nous sommes au centre et nous sommes à l'extérieur

Avant même de prescrire, d'esquisser un futur, de dire ce qu'il faut faire, avant même d'exhorter ou seulement d'alerter, la pensée... dès sa forme la plus matinale est en elle-même une action, un acte périlleux..."

Si c'est bien de cela qu'il s'agit pour M.F., alors il nous semble que son balisage méthodologique (mais s'agit-il uniquement de cela?) est insuffisant.

La description archéologique implique dans sa réécriture même la neutralisation inévitable du niveau énonciatif. Il n'est pas possible de faire apparaître le fait qu'il y a du langage en prenant uniquement celui-ci comme objet décomposé en niveau distinct, décrit et analysé comme dans les M.C. Car l'énoncé, le niveau énonciatif, comme l'inconscient, ce n'est pas ce qu'on ne peut ou ne veut pas dire, mais ce qu'on ne sait pas dire sous la forme d'une réécriture. Sauf à fonder quelque chose comme une théorie de l'énonciation, c'est à dire d'une [maîtrise] qui montre comment s'y est pris celui qui parle (l'auteur ou le lecteur) pour faire réapparaître par une réécriture non seulement ce à quoi il se réfère et qui est supposé être du langage au réel, ce qui pose le problème de la maîtrise par une réécriture de la fonction énonciative ; mais aussi et en même temps, à lui-même qui en parle ; ce qui pose le problème du contrôle par le lecteur de cette réécriture.

Remarque

Toute conception de la connaissance a une théorie de l'objet qui est aussi et en même temps une théorie du rapport à l'objet, c'est à dire en dernière analyse du sujet.

Pour M.F. ce rapport à l'objet est pensé à partir "du savoir lui-même comme mode d'être induis entre le sujet qui connaît et l'objet de connaissance".

Mode d'être préalable en induis - Toute objectivité scientifique semble inaccessible sauf à essayer d'analyser le mode d'être du langage lui-même.

Même si Michel FOUCAULT reste tributaire d'une mauvaise histoire des idées, la question mériterait d'être développée.

Nous voulons dire qu'il est nécessaire et urgent d'avoir une conception critique des pratiques signifiantes (notamment du discours dit conceptuel) dans son articulation à la pratique concrète, articulation qui est souvent, généralement, de pure dénégation ; l'écriture et le rapport à l'écriture permettant les dédoublements d'une "bonne conscience" se réfléchissant réfléchissante dans et par des institutions que le division du travail permet d'autojustifier.

Autant d'éléments qui pré-supposent une conception de l'écrit (i.e du rapport à l'écrit) et plus généralement de la production du sens (l'énoncé est la fonction d'existence des signes "qui font sens").

L'expression "faire apparaître le fait qu'il y a... du langage" pose problème. Dire du langage, sans l'expulser dans l'objectivité "non seulement du signifié, mais aussi du signifiant", c'est le laisser se dire lui-même.

A défaut, et c'est ainsi que fonctionne l'écriture archéologique (i.e et toute écriture), il n'y a que le langage de la raison, celui du cogito, de l'ordre, de la rationalité, bref d'un mode d'être de langage qui n'est pas nécessairement, dans sa totalité, celui de la fonction énonciative.

Malgré les impossibilités et difficultés reconnues, les livres de MF. existent. Mais ne nous y trompons pas, plus que l'économie et l'histoire naturelle, l'écriture archéologique en recherche le mode d'être du langage, dans et par une écriture, que Michel Foucault dit constitutif de notre propre pensée (1)

(1) Cf "les Mots et les Choses" : " toute la curiosité de notre pensée se fonde maintenant dans la question : qu'est-ce que le langage, comment le contourner pour le faire apparaître en lui-même et dans sa plénitude ? "

TROISIEME PARTIE

De l'ouvrage des Mots et des Choses

à

L'Archéologie du Savoir

Section 4 : De l'ouvrage les M.C à l'A.S ou l'impossibilité reconnue d'une autonomie d'un lien théorique

Nous nous proposons de poser, à travers les interrogations auxquelles répond M.F. dans les M.C et l'A.S, la question des conditions de production du travail scientifique, celle de l'historien ou autre.

"Seule est recevable la théorie qui articule une pratique, à savoir la théorie qui, d'une part, ouvre les pratiques sur l'espace d'une société, et qui, d'autre part, organise les procédures propres à une discipline. Envisager l'histoire comme une opération, sera tenté sur un mode nécessairement limité, de la comprendre comme le rapport entre une place (un recrutement, un milieu, un métier, etc.), des procédures d'analyse (une discipline) et la construction d'un texte (une littérature). C'est admettre qu'elle fait partie de la "réalité" dont elle traite, et que cette réalité peut être saisie "en tant qu'activité humaine, en tant que pratique. Dans cette perspective, ... montrer que l'opération historique se réfère à la combinaison d'un lien social, de pratiques "scientifiques" (1) et d'une écriture".

Interrogation nécessaire posée dans le texte et par le texte de M.F.

Interrogation située à des niveaux d'analyse différents mais qui demeure, quant à leur forme, similaire.

Ce qui se trouvera ainsi ^{esquisse} exprimé, ce sont les problèmes d'une "écriture de l'histoire, c'est à dire l'articulation de l'histoire comme discours, au réel".

Ainsi, dans les M.C. la lecture du passé est moins le réel qu'une forme d'intelligibilité nouvelle.

Il ne faut pas en conclure à l'effacement de la ^{référence} ~~réforme~~ au réel. Cette ^{référence} ~~réforme~~ est plutôt déplacée. Elle rend possible l'analyse du discours comme objet. La constitution de ce nouvel objet, du moins tel qu'il est analysé dans le M.C., pose le problème des conditions de sa production (qu'est ce qui rend possible ce nouveau "mode de pensable").

L'A.S semble en partie répondre à cette interrogation en situant le discours de l'histoire comme pratique parmi d'autres pratiques. (ce mouvement qui lie une pratique interprétative à une praxis sociale).

L'autonomie du lien théorique où se développe le récit des M.C est rompu dans l'A.S par l'introduction des techniques d'une discipline et l'articulation reconnue du discours à des conflits, des limitations, à ces conditions d'appropriation et de mise en oeuvre. "Un bien qui est, par nature, l'objet d'une lutte, et d'une lutte politique" p. 188 A.S.

Nous nous proposons de développer ce mouvement qui va des M.C à l'A.S.

(1) "... définir par ce terme la possibilité d'établir un ensemble de règles permettant de contrôler des opérations proportionnées à la production d'objets déterminés" p. 64.

S/Section 1. : les M.C.

§ 1 : A quelles interrogations répond les M.C

Il s'agit pour M.F., au lieu de supposer un continuum mental, de retrouver une organisation de sens mise en évidence à travers l'analyse des rapports et des interférences d'un bloc homogène.

Il s'agit de définir "un mode d'être de l'ordre".

Quel est le statut de ce "mode d'être de l'ordre" ?

Pour comprendre le problème et son objet, il faut revenir à sa perception initiale. C'est une surprise, un texte de Borges.

"... Ce texte cite : "une certaine encyclopédie chinoise" où il est écrit que les animaux se divisent en :

- a) appartenant à l'empereur
- b) embaumés
- c) apprivoisés
- d) cochons de lait
- e) sirènes
- f) fabuleux
- g) chiens en liberté
- h) inclus dans la présente classification
- i) qui s'agitent comme des fous,
- j) innombrables
- k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau
- l) et caetera
- m) qui viennent de casser la cruche
- n) qui de loin semblent des monstres".

Dans l'émerveillement de cette taxinomie, ce qu'on rejoint d'un bond, ce qui, à la faveur de l'apologue, nous est indiqué comme le charme exotique d'une autre pensée, c'est la "limite de la nôtre : l'impossibilité de penser cela..." p. 7 M.C.

Il y a un double étage dans la démarche de M.F.

- d'une part, la saisie d'un système qui est différent,
- d'autre part, l'exigence d'une mise en place réciproque de système tenu par des "modes d'être différent de l'ordre".

En d'autres termes, c'est rendre nécessaire la question "... sur quelle "table", selon quel espace d'identités, de similitudes, d'analogie, aurons nous pris l'habitude de distribuer tant de choses différentes et pareilles" p. 11 M.C.

Répondre à cette interrogation, c'est constater que l'ordre sur fond duquel nous pensons n'a pas le même mode d'être que celui des classiques parce que l'organisation des discours au XVII^e et XIX^e est différente.

Lote

*le fond
répondre à
le texte car
pas d'identité
c'est trou
en est japonais - enrou
encore !*

Il s'agit donc pour M.F. de montrer :

"... à partir de quoi connaissance et théorie ont été possibles, selon quel espace d'ordre s'est constitué le savoir, sur fond de quel a priori historique et dans l'élément de quelles positivités des idées ont pu apparaître, des sciences se constituer, des expériences se réfléchir dans des philosophies, des rationalités se former, pour peut-être se dénouer et s'évanouir bientôt..."

En ce récit qui doit apparaître, ce sont l'espace du savoir, les configurations qui ont donné lieu aux formes diverses de la connaissance empirique, plutôt que d'une histoire au sens traditionnel du mot, il s'agit d'une archéologie" p. 13.

§. 2 : Questions ouvertes - "La mutation épistémologique -

Le discours de M.F. laisse ^{parente} ~~prétendre~~ les questions ouvertes par lui (i.e qu'est-ce qui rend possible le discours du XVII^e et du XIX^e ? Comment s'organisent-ils ?)

Car qui est-il, qu'est ce qui rend possible son discours pour "savoir ce que personne ne sait", ce que tant de pensées ont naguère oublié ou ignorent aujourd'hui d'elles-mêmes ?"

Il se donne comme l'omniprésent puisqu'il organise systématiquement les discours du passé dans "un récit", mais il est aussi absent puisqu'il ne se situe nulle part. N'est-il pas lui aussi parlé, à son insu, comme les auteurs du XVII^e et XIX^e. Si tel est le cas, il doit élucider le rapport entre sa particularité et son objet (l'archéologie), l'élaboration des notions qu'il utilise (épistémé, positivité...) qui rendent possible son beau "récit".

Ainsi, quelle est la nature du postulat ^{méthodologique} ~~méthodique~~ selon lequel l'épistémé est système et condition d'intelligibilité de l'histoire ?

Cet a priori doit être analysé parce qu'il y a nécessaire réciprocity entre une technique d'analyse et d'autre part une ^{abondance} ~~abondance~~ des faits nécessairement proportionnés aux instruments que se donne un système d'interprétation ?

Ces interrogations fondamentales, M.F. ne les posent même pas. Nous nous proposons de montrer, à travers son analyse de "la mutation épistémologique" son inévitable inconséquence.

in trace!

2.1 : "La mutation épistémologique" (1)

Pour présenter notre problématique, nous nous poserons sur la crête de cette mutation : d'un côté ce à quoi elle fait place, de l'autre ce qu'elle offre.

L'un des versants nécessite la lecture de l'A.S, l'autre doit s'appuyer (entre autre) sur la lecture des M.C. Néanmoins, cette démarcation est moins une barrière que l'aspect contradictoire d'une connaissance qui veut avancer dans les moyens qu'elle se donne. (2).

2.1.1 : Le versant "stérile"

Il s'agit de l'histoire, cette histoire que l'on nous enseigne comme celle des idées, des sciences, des philosophies..., qui ressemble à un fleuve dont il faudrait simplement chercher, à travers ses différents affluents, la source et le confluent. Une histoire donc globale de la trace, de la continuité (3) qui ne tient compte que du constitué et non du constituant, de la réussite et non de l'échec dans la formation d'une science.

Plusieurs chercheurs (auxquels M.F. fait référence : Bachelard, Canguilhem, Serres) face à ce fleuve, ont tenté de reconnaître, "de donner à voir" la carte de sa constitution, à travers la dispersion, la rareté, "une histoire générale qui déploierait au contraire l'espace d'une dispersion (p. 19 A.S). Mouvement dans lequel la recherche de la cohérence interne prime sur "la description des influences, des traditions, des continuités culturelles" (p. 12 A.S) (4).

2.1.2 : La dispersion

*no ms
bachelard*

La mutation qui a eu lieu concernait le statut de l'histoire et de sa méthode. Elle opère alors dans un double mouvement. Il s'agit d'étudier les coupures, les ^{conceptions} ~~assomptions~~ par un travail théorique qui "fonde une science en la détachant de l'idéologie de son passé et en révélant ce passé comme idéologique" (Althusser pour Marx p. 163, cité p. 12 A.S.) (Ce qui annonce déjà le travail que se donne M.F. : non la transformation mais les niveaux, les couches du savoir). Il fait aussi reconnaître que "le problème n'est plus de la trace mais de la découpe et de la limite : ce n'est plus celui du fondement qui se perpétue, c'est celui des transformations qui valent comme fondation et renouvellement des fondations". (p. 12 A.S).

- (1) p. 20 A.S - "Cette mutation épistémologique de l'histoire n'est pas encore achevée aujourd'hui. Elle ne date pas d'hier cependant puisqu'on peut sans doute en faire remonter à Marx les premiers moments".
- (2) Dans la mesure où l'A.S est plus théorique que les M.C, et qu'elle pose ce à quoi elle s'oppose : une histoire des idées, des sciences, des philosophies telles qu'on l'enseigne actuellement.
- (3) Cf. 2° Partie.
- (4) On peut à cet effet rappeler l'oubli par M.F des Néoclassiques dans l'épistémé du XIXè, et le rapprochement qu'il fait entre Physiocrates et Utilitaristes (Cf. 1ère partie Section 2), qui fonctionne uniquement à la représentation, au symbolique qui en reste à l'aspect fétichiste de la marchandise issue des Utilitaristes du XVII et XVIIIè siècle.

Ainsi pour citer M.F à propos de Canguilhem "... l'histoire d'un concept n'est pas en tout et pour tout, celle de son affinement progressif, de sa rationalité continuellement croissante, de son gradient d'abstraction, mais (BP) celle de ses divers champs de constitution et de validité, celle de ses règles successives d'usage, des milieux théoriques multiples où s'est poursuivi et achevé son "élaboration" (p. 11 A.S.)

Il s'agit alors de mettre à jour des couches, des rythmes de changements différents qui se recoupent, se superposent : pour chacun chercher à le comprendre. M.F. tente alors une telle démarche dans les M.C : révéler la dispersion et la multiplicité réglée (1) des énoncés qui donnèrent lieu à un discours (2).

Il caractérise chaque formation discursive, chaque épistémé par un régime et un principe organisateur : la représentation (3) et le quadrilatère du langage, la production, l'histoire et la trièdre du savoir. Et avec les M.C et l'A.S, M.F. tente, par la description, "de rendre compte qu'il a pu y avoir interprétation". La base de ce "compte rendu" est alors l'archive, le document, l'énoncé (4). Ceci lui permet alors en qualifiant la mutation épistémologique d'en retrouver la dispersion chez Marx et Nietzsche. Ces derniers opérèrent un décentrement de l'histoire globale vers l'histoire générale, i.e en somme, de l'homme vers ses rapports sociaux et pour M.F. du discours vers ses règles constitutives. Une telle démarche provoqua un certain nombre de réactions puisqu'il ne s'agissait plus de penser l'homme mais au contraire d'affirmer que "l'être social est, dans sa réalité concrète, l'ensemble des rapports sociaux" (5). Ces réactions avaient pour but "de sauver contre tous décentrement, la souveraineté du sujet, et les figures jumelles de l'anthropologie et de l'humanisme" (p. 22 A.S).

(1) Souligné par nous car en effet, il ne s'agit pas de n'importe quelles multiplicités ni de n'importe quels énoncés. Ne sont retenus que ceux qui forment un discours, qui permettent l'A.R par exemple : "On la décrit plutôt comme une unité de distribution qui ouvre un champ d'options possibles et permet à des architectures diverses et exclusives les unes des autres d'apparaître côte à côte ou à tour de rôle" p. 88 A.S - Cf. aussi 1ère partie Section 2 : points de diffractions, énoncé de la constellations discursive...

Il n'est cependant pas sûr que M.F dans une telle tentative reste cohérent et pertinent comme nous l'avons vu en ce qui concerne les Physiocrates, comme nous le verrons pour Marx par exemple.

(2) Grammaire Générale (G.G), Histoire Naturelle (H.N), Analyse des Richesses (A.R). Philologie (P), Biologie (B), Economie Politique (E.P).

(3) Suite au verso.

(Suite)

(3) Dont la figure fondamentale est l'échange - Cf. 1ère partie -

(4) Cf. 2ème partie.

(5) Thèse sur Feuerbach, Marx, dans laquelle l'être social est "la somme des forces de production, de capitaux, de formes de relations sociales, que chaque individu et chaque génération trouvent comme des données existantes."

*Cela ne signifie nullement que désormais tout concept d'homme doit être rejeté comme illusoire, mais bien qu'il ne faut pas confondre le concept abstrait d'homme avec le concept d'homme abstrait..." p. 169 Marxisme et théorie de la personnalité (souligné par l'auteur) Lucien SEVES.

Il semble alors qu'une analyse de Marx, plus que toute autre du fait de son "poids" historique, devrait passer par une description minutieuse, au même titre qu'à un degré différent que celle que fait M.F. pour Ricardo. Puisque selon M.F. ces deux auteurs appartiennent à la même formation discursive, seulement Marx, tente "un décentrement" du sujet souverain, ce qui n'est pas le cas pour Ricardo. En effet, il s'agit d'analyser l'homme non dans ce qu'il est idéalistement à partir de lui-même mais de signifier et d'analyser les rapports dans lesquels il entre pour répondre à ses besoins. Ce qui provoque un déplacement de l'analyse vers "l'être social" défini, en note, précédemment, afin de mieux permettre la connaissance de ce qu'est concrètement l'individu et de son processus d'existence sociale. Or, telle n'est pas la démarche de Ricardo, car s'il y a un déplacement, il ne concerne pas le statut de l'homme, mais le statut du régime général de l'épistémé classique qui devient, avec la production et le travail comme figure fondamentale, l'épistémé moderne. Nous avons alors l'impression que, au-delà de l'apparence, Marx et Ricardo occupent deux places différentes (1). Marx ayant une toute autre dimension que Ricardo. Alors, pourquoi est-ce ce dernier qui domine seul l'épistémé moderne (2) ? Pourquoi cette disparition de l'archive, et même plus, de l'archéologie quand est prononcé le nom de Marx ?

(1) Cf. le parcours théorique et idéologique ^{de Marx} qui amena ce dernier à l'économie politique et ses "motivations".

(2) Sans oublier l'oubli de M.F. des marginalistes de la même époque, et qui, si l'on suit l'auteur, appartiendrait à la même formation discursive alors que leur champ épistémologique n'est investi ni par la production ni par le travail comme lieu déterminant. Par conséquent, on se pose la question du statut de cet oubli : Volontaire ou non ? Si oui, pourquoi ? Sinon, cela est grave pour la cohérence du discours foucauldien.

2-2 - Marx-Foucault : un conflit ?

2-2-1 - Marx sans archives ou l'absence de description

Marx, comme Nietzsche (dans son domaine), est présenté contre la vision totalitaire, "fluviale" de l'histoire globale, "une histoire qui ne serait pas scansion, mais devenir" (p. 23 A.S). ~~Alors, que~~ dans l'analyse historique, telle que différent courant l'envisage (entre autre l'Ecole des Annales), et que M.F nous décrit comme étant "l'usage de la discontinuité, la définition des niveaux et des limites, la définition des séries spécifiques, la mise au jour de tout le jeu des différences" p. 23 A.S, il s'agit de reconnaître "qu'on ne peut pas parler à n'importe quelle époque de n'importe quoi" (p. 61 M.C). Or, si on peut ne pas être d'accord quant aux conclusions ou plutôt aux tendances révélées par Marx et les épigones, on se doit de garder à l'esprit ce qu'en disait Lénine des règles à respecter : "tout l'esprit du marxisme, tout son système veut que chaque thèse soit examinée seulement sous l'angle historique, seulement en liaison avec les autres, seulement avec l'expérience concrète de l'histoire". Ce qui est une autre manière de qualifier un processus de connaissance donc le savoir d'une époque (1), le réseau des dispersions... Et on pourrait, à travers l'archive, présenter d'autres exemples "du code marxiste" de description, d'investigations (Lukacs, Korsch, Sève, Wallon., etc...). Ainsi Marx représentait et représente un danger pour "la souveraineté du sujet fait homme". L'opposition qu'il rencontre se caractérise par les essais qui ont été fait de l'interpréter pour le dénaturer, l'aseptiser". Il n'est pas le seul d'ailleurs à avoir subi un tel traitement. Cela se fait non en poussant les contradictions internes éventuelles, les ruptures, les différences de niveaux, mais au contraire en tentant d'en rendre compte de manière globale. C'est à dire de façon qui vise à lui faire dire des choses qu'il ne peut dire et qu'il a dit ne pouvoir dire, en oubliant les domaines de validité fixés par Marx lui-même : par exemple le cas des fameux schémas de reproduction et les débats auxquels ils ont donné lieu.

Des propos même de M.F. "c'est la même fonction conservatrice qui est à l'oeuvre dans le thème des totalités culturelles, pour lequel on a critiqué, puis travesti Marx" (souligné par nous).

Nous avons donc le sentiment que l'on va pouvoir lire une présentation riche et passionnante de Marx comme cela était le cas pour la G.G, l'H.N, l'A.R, puisque tout ce développement appartient à l'introduction de l'A.S. Au contraire, il s'agit moins "de donner à voir" Marx que de l'interpréter, il s'agit moins de cohérence interne (2) que de jugements de valeurs quant à ses développements.

- (1) Or, nous fait remarquer Dockès, "ce qui est réellement dit, par Foucault, ce serait le discours". Ainsi, pour le marxisme, le procès de connaissance passe par l'expérience pratique, par la pratique révolutionnaire, par laquelle "on s'élève" au réel. Chez Foucault, la validation de ce qui est dit est renvoyé à la cohérence de son discours et non à une pertinence par rapport au réel.
- (2) Certes, mais n'est-ce pas normal "avec M.F" nous dit Dockès. Nous ferons une réponse de normand : oui car effectivement il se trouve dans un champ épistémologique qu'il ne possède pas et qu'il refuse ; non car de ses propres affirmations "la cohérence interne prime sur "la description des influences, des traditions, des continuités culturelles" (p. 12 A.S).

Et l'on est surpris (1). On ne comprend pas ou plutôt si, on se pose des questions sur cet archéologue qui parle, ancré dans une culture et ne dit mot à propos de ses liens avec cette écriture.

2-2-2 : M.F. archéologue ou juge ?

Ce qui nous gêne, ce n'est évidemment point que M.F. soit d'accord ou non avec l'analyse marxiste. C'est qu'il est curieux qu'après avoir fait remonter les premiers moments de l'histoire générale à Marx (et à Nietzsche), M.F. se contente de l'interpréter sans le distinguer de Ricardo, (bien qu'effectivement, vu les présupposés concernant la formation discursive, les pratiques discursives, M.F. ne puisse pas le faire : ce qu'il dit n'est prouvé, vérifié que parce qu'il l'a dit).

Alors que les livres de M.F. fourmillent de renvois en bas de pages à des documents, des citations, quand il s'agit de Marx, surgit une absence d'archives (1) (il n'y a qu'à se rapporter à la G.G, l'H.N et l'A.R pour avoir une illustration de ce travail, et aux chapitres des sciences humaines pour constater p. 393 par exemple encore des absences). M.F. fait "comme si" tout le monde possédait Marx. Or, cet auteur a une dimension spécifique, non meilleure ou moins bonne que les autres, mais "juste" spécifique. Ceci fait qu'autour de lui s'agitent beaucoup de recherches, d'analyses. Certains s'en réclament, (Sève, Négri, Korsch, Wallon, Lukacs, etc...), d'autres s'en dégagent (Glucksman, Levy, Godelier...) ou encore l'ignorent (le reste). N'oublions pas ce que disait un économiste célèbre américain : "le marxisme est peut-être trop valable pour qu'on le laisse aux marxistes..." (2). De plus, les livres de M.F. arrivent à un moment historique qui est riche de mouvement, de contestations, et le succès qu'ils connurent par-delà le ^{domaine} propre de M.F. ne peut que susciter l'intérêt. Alors si en plus on note peu à peu un glissement qui, partant de Marx, moment de l'histoire générale, arrive à l'intégrer dans le rang de l'histoire globale anthropologisante et humaniste (3), on aimerait suivre l'auteur sur cette trace. Mais comme il refuse la trace pour la dispersion, le tour est joué. D'autant plus que souvent l'anathème est jeté sur l'anthropologie et l'humanisme comme étant les deux mamelles de la souveraineté du sujet. Là aussi on est en droit d'attendre des précisions surtout si parallèlement on fréquente L. Sève et son livre "Marxisme et théorie de la personnalité" qui tente de préciser ces deux concepts.

(1) p. 22 A.S : pas de référence bibliographique.

p. 24 A.S : il faut lire attentivement pour éviter le brillant de M.F., car en définitive, il dit que Marx (et Nietzsche) ont fait une tentative avortée de remise en cause de l'histoire globale, que si la mutation épistémologique prend sa source avec eux, ils sont restés malgré tout dans cette histoire globale. Or, il n'y a aucune citation, aucun renvoi explicatif...rien..., rien qu'une intention, qu'un jugement flou...

M.C. p. 272-273 : A propos de l'Histoire chez Ricardo (Cf. 1ère partie Section 2) et chez Marx : "Au niveau profond du savoir occidental, le marxisme n'a introduit aucune coupure réelle [Wallon ? Gramsci ? Politzer?..], il s'est logé sans difficulté, comme une figure pleine tranquille, confortable ma foi, ... L'essentiel c'est qu'au début du XIXè siècle se soit constitué une disposition du savoir où figurent à la fois l'historicité de l'économie (...), la finitude de l'existence humaine (...) et l'échéance d'une fin de l'Histoire..."

(Suite notes - note (1))

(1) Suite

les brundaise

On remarquera qu'un certain nombre d'ouvrages de Marx "Les Manuscrits" par exemple, traitent de ce problème et de cette question, que de nombreux marxistes aussi ont abordé la question. Or, jamais M.F n'y fait référence, jamais M.F n'étaye ses affirmations d'extraits, de citations permettant de dépasser la simple déclaration d'intention.

M.C p. 331 - "Comte et Marx sont bien témoins de ce fait que l'^{eschatologie}~~archéologie~~ (comme vérité objective à venir du discours sur l'homme) et le positivisme (comme vérité du discours définie à partir de celle de l'objet) sont archéologiquement indissociables : un discours qui se veut à la fois empirique (?) et critique ne peut être que d'un seul tenant, positiviste et eschatologique ; l'homme y apparaît à la fois vérité réduite et promise". Bien, mais à partir de ce que nous savons il nous semble que M.F soit un peu rapide, d'autant plus qu'encore une fois, aucune orientation bibliographique vienne aider le lecteur à le suivre.

M.C p. 345 - "Ainsi, de Hegel à Marx et à Spengler s'est déployé le thème d'une pensée qui par le mouvement où elle s'accomplit... se courbe sur elle-même, illumine sa propre plénitude, achève son cercle (souligné par nous), se retrouve dans toutes les figures étranges de son odyssée, et accepte de disparaître en ce même océan d'où elle avait jailli...", même remarque, de plus mis à part la beauté formelle d'une telle affirmation qu'elle en est sa portée ? Nous sommes impuissants à le dire, etc... *d'autres exemples abondent que nous laissons le lecteur découvrir.*

(2) "... Il fournit un prisme ^{critique}~~pratique~~ à travers lequel les économistes du courant dominant peuvent, à leur bénéfice, examiner leurs analyses". P.A Samuelson, Economics : Winds of change - Evolution of Economic Doctrine, Mc Graw Hill, New-York 1973 - p. 866 cité in "Sur la valeur" Pierre Salama, Maspéro page de garde.

(3) A propos de l'anthropologie et de l'humanisme qui apparaissent vraiment comme la bête noire et malfaisante quand on lit M.F,

... Pour situer notre position nous souhaitons citer L. Sève in "Marxisme et théorie de la personnalité" E.S "Le marxisme est humanisme scientifique dans la mesure même où il est science de l'histoire coïncidant avec la science de l'homme" p. 178. Nous avons conscience qu'une telle affirmation mérite développement et pour cela nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage pour plus d'explication.



Et finalement, le plus gênant c'est moins l'absence de l'archive que l'existence de ces glissements. Car on est amené à se demander si une méthode qui vaut pour un temps et une époque donnée du fait de son lieu et de ses conditions de production et qui "fonctionne" bien quand il s'agit de représentation, peut ne pas buter sur ses conditions sociales de production.

Tant qu'on parle du signe de la représentation, il est peu important de connaître son propre lieu de production: il ne peut pas y avoir d'interférence puisque le régime général n'est pas le même. Par contre, quand on décrit la production en tant que régime général, on est amené à réfléchir sur les "formes de production" (MC) et les conditions de cette dernière (1). Or quand on parle de réseaux, de règles, de régularité formant une formation discursive et que celle-ci a pour régime celui de la production, on ne peut manquer de se questionner sur les conditions de production du discours de MF. Car à exclure une telle question, on risque l'interprétation pour éviter d'avoir à se décider sur l'impact de son propre discours, i.e sur les conditions de sa production et de sa reproduction. Car à accepter une telle question on est amené alors à se demander si l'on peut rester archéologue pour décrire le champ du savoir et le seuil de scientificité de ce dernier (cf D. Lecourt) (2).

(1) i.e que M.F appartient à l'épistémé moderne, c'est-à-dire que son discours fonctionne sous le régime général de la production, donc des formes de production (si on le suit) et donc peut-il être archéologue des autres avant d'être archéologue de lui-même? Nous ne pouvons apporter de réponse, si ce n'est que cela introduit le problème de la conception de la connaissance.

(2) "Pour une critique de l'épistémologie".

S/Section II - L'A.S.

§ 1 - L'A.S. : rupture par rapport à l'autonomie du lieu théorique des M.C.

L'A.S. peut être présenté, est présenté par M.F. même, comme une mise en ordre, une systématisation de ce qui avait été ^{entrepris} intégré dans l'histoire de la folie, la naissance de la clinique, les M.C.

Par systématisation, il faut comprendre surface d'inscription qui dispose, grâce à la mise en place de concepts adéquats, ce qui est dit de manière à ce que la disposition ainsi définie trace des distinctions qui prennent un sens entièrement nouveau.

Il s'agit de répondre à une double interrogation :

- Qu'est ce qui rend possible mon propre discours ?
- Comment doit-il s'organiser pour donner cohérence à ce qui a été esquissé auparavant "dans un certain désordre"?

M.F. organise et rend compte de cette double interrogation à travers la catégorie de discontinuité.

Notion centrale et paradoxale dans l'argumentation de M.F. "puisque'elle est à la fois instrument et objet de recherche ; puisque'elle délimite le champ dont elle est l'^{objet} ; puisque'elle permet d'individualiser des domaines, mais qu'on ne peut l'établir que par leur comparaison. Et puisque'en fin de compte peut-être, elle n'est pas simplement un concept présent dans le discours de l'historien, mais que celle-ci en secret le suppose, d'où pourrait-il parler, en effet, sinon à partir de cette rupture qui lui offre comme objet l'histoire -et sa propre histoire ?... " (p. 17 A.S).

La catégorie de discontinuité permet de penser un ici maintenant, grâce à un incessant travail sur la limite, c'est à dire ce qui dans un même mouvement, nous définit ^{et délimite} ce par rapport à quoi nous sommes définis ; l'Autre, le passé, ce que nous ne sommes pas, par cette différence qui est constitutive de notre identité présente.

Comme conséquence, on voit s'esquisser le dossier d'une histoire générale ^{définir} fort différent ^{définir} d'une histoire globale.

- L'histoire globale suppose qu'entre tous les événements d'une aire spatio-temporelle, on peut établir une rupture de relations homogènes, exprimées d'un seul et même moyeu central.
- L'histoire générale met par contre en évidence des "temporalités différentes plutôt que de resserer tous les phénomènes autour d'un centre unique, elle déploie au contraire "l'espace d'une dispersion".

Se trouve ainsi définie et justifiée la possibilité d'une recherche sur un discours objet.

"En d'autres termes, la description archéologique des discours se déploie dans la dimension d'une histoire générale ; elle cherche à découvrir tout ce drame des institutions, des processus économiques, des rapports sociaux sur lesquels peut s'articuler une formation discursive.

Elle ^{essaie} ~~aspère~~ de montrer comment l'autonomie du discours et sa spécificité ne lui donnent pas pour autant un statut de pure idéalité et de totale indépendance historique ; ce qu'elle veut mettre à jour, c'est ce niveau singulier où l'histoire peut donner lieu à des types définis de discours, qui ont eux-mêmes leur type propre d'historicité, et qui sont en relation avec tout un ensemble d'historicités diverses" (1).

- Questions ^{ouvertes} ~~suivantes~~ -

Toute recherche s'articule sur ^{/dans} un lieu de production socio-économique, politique et culturel, toute recherche est "donc soumise à des contraintes, liées à des privilèges, enracinée dans une particularité".

C'est en fonction de cette place que les méthodes s'instaurent, qu'une topologie d'intérêts se précise, que des dossiers et des questions à poser aux documents s'organisent". Michel de Certeau "L'écriture de l'histoire" p. 65.

Que le discours comme tel obéisse à des règles propres, cela ne l'empêche pas de s'articuler sur ce qu'il ne dit pas, des contraintes institutionnelles, politiques, ~~qui le rend politique~~ qui le rend possible.

Autrement dit, lorsque l'on se demande d'où parle M.F. ? Qu'est ce qui rend possible son discours ? Il importe d'analyser comment son discours fonctionne ici maintenant compte tenu de ce que dit son "récit".

Comment M.F. rend-il compte de cette nécessaire interrogation ?

Peut-il en rendre compte ?

(1) La catégorie de discontinuité semble permettre à M.F. de mettre en évidence une temporalité spécifique du discours donc la possibilité d'une description archéologique.

Le problème est que le support qui rend effectivement possible cette temporalité ne peut être que l'énoncé dont il reste précisément à démontrer en quoi il justifie, si ce n'est par une autovérification de ces propres principes, cette autonomie relative du discours.

Le réel sur lequel il s'appuie et qui rend possible ce qu'écrit M.F., il peut le remonter sans cesse plus haut, ou bien le désigner pour ce qui, du réel, autorise la représentation mais ne lui est pas identique.

Ce qui renvoie finalement à ce que l'archéologie désigne sans pouvoir le dire, ce qui ce qui s'insinue dans le texte, précisément parce que l'archéologie "n'est rien d'autre qu'une réécriture : c'est à dire dans la forme maintenue de l'extériorité, une transformation réglée de ce qui a été écrit. Ce n'est pas le retour secret même de l'origine, c'est la description systématique d'un discours objet".

Ce réel est sans doute rien de ce qui peut être dit (i.e p. 183 A.S., représentation donnée du réel par le discours) mais qui définit les conditions de production du discours. En ce sens, le discours est "un bien qui pose, dès son existence, (et non pas simplement dans "ses applications pratiques") la question du pouvoir ; un bien qui est par nature, l'objet d'une lutte, et d'une lutte politique" (A.S. p. 158).

Poser la question du comment fonctionne ici-maintenant le discours de M.F., c'est s'interroger, dans un même mouvement, sur les conditions de production de ce discours. Mais ^{nous} pensons que peut être analysé ce réel qui s'insinue dans M.C et l'A.S., et qui en conséquence, en rend possible l'écriture, par l'étude du rapport à l'objet du sujet connaissant M.F.

Seule la maîtrise du rapport à l'objet de connaissance, c'est à dire de la nécessaire objectivation de ce centre omniprésent (⊗) qu'est M.F., peut rendre compte des formes du pensable (i.e de ce qui peut être dit et pensé).

C'est parce que seul le point de vue créé l'objet et ^{que} la relation ^à l'objet n'est jamais de pure connaissance parce qu'elle reste, en tant que relation sociale, tributaire d'enjeux qui sont des enjeux sociaux donc en ~~une~~ dernière analyse politique, que la non analyse de ce rapport à l'objet fonctionne toujours comme dénégation d'un rapport social.

Ainsi en est-il de l'analyse faite de la contradiction par M.F.

La contradiction est toujours pensé comme rapport transcendant, extérieur, du sujet connaissant à l'objet et non comme processus constitutif du point de vue du sujet. Processus qu'il faudrait précisément maîtriser pour rendre compte du pourquoi de telle forme de pensable.

Cela explique peut-être pourquoi nous avons refusé tout au long de ce travail de reconnaître possible et pertinent au niveau épistémologique, la ^{démarche} ~~conception~~ de M.F. qui consiste à mettre au même niveau d'analyse des discours si différents que l'H.N., A.R, G.G, etc.

Pour M.F. le fondement théorique de sa démarche consiste en une stratification de ses propres principes, rapporter du discours à du discours.

Nous la tenons pour notre part étroitement dépendante d'une mise en évidence des fondements théoriques d'une analyse des énoncés (ce champ est-il épistémologiquement possible et pertinent ? La question reste ouverte)(Cf. Partie 3).

*l'idée générale est bonne
mais mal exposée.*

§ 2 : Questions ouvertes

2.1 : la contradiction et les changements

Il se trouve donc que la réponse au statut de la contradiction dans l'ouvrage de M.F. nous permettra alors de développer celui du changement. En effet, si on accepte le concept de contradictions comme signifiant ^{un} mouvement, un développement d'éléments de connaissance, on pourra noter que sa dynamique produit le changement. Non pas dans le sens où quelque chose de vrai devient faux, mais selon celui (1) de rupture entendue comme "discontinuité spécifiée par un certain nombre de transformations", par exemple si l'on veut la rupture entre l'épistémé classique et l'épistémé moderne ne concerne pas le rôle et l'utilisation de la monnaie mais sa lecture sous un régime général, précis ; la représentation avec la figure de l'échange pour le premier, la production avec la figure du travail pour la seconde, sous lequel elle fonctionne.

Or, la contradiction pour M.F. apparaît à "l'embranchement de l'alternative", localise les divergences et le lieu où deux discours se juxtaposent (p. 119 A.S), elle occupe alors différents niveaux (elle ne les traverse donc pas) selon qu'elle est issue d'une inadéquation des objets ou d'une divergence des modalités énonciatives ou d'une incompatibilité des concepts ou enfin d'une exclusion des options théoriques (p. 201-202 A.S). (2). On constate qu'il s'agit plus de qualifier, de situer ~~les~~ contradiction que de comprendre son mouvement. Ce qui a pour conséquence en retour une absence de justification d'une telle hiérarchie : il existe différents niveaux de contradictions mais quelles sont celles dont la résolution permet celle d'autres contradictions qui sont donc déterminées. Car "une formation discursive... c'est plutôt un espace de dissensions multiples ; c'est un ensemble d'oppositions différentes dont il faut décrire les niveaux et les rôles" (p. 203 A.S).

(1) Ou celui de niveau de connaissances à partir duquel quelque chose d'autre peut être dit, fait, compris, sans que pour autant l'époque antérieure soit reconnue comme fautive. La théorie de la relativité d'Einstein n'a pas rendu fausse la théorie de Newton.

(2) Par exemple, les Physiocrates et les Utilitaristes, mais ne s'agit-il pas de positions antagoniques, c'est à dire irréductibles que de positions contradictoires. Il nous semble que la contradiction est interne à une option, à un concept. L'analyse du circuit économique des Physiocrates par exemple car s'ils reconnaissent le secteur agricole comme seul producteur de richesse, ~~ce~~ ^{un} dégageant un surplus, ils ne savent analyser ce dernier dans les autres secteurs. La contradiction peut être antagonique, i.e que les contraires qui s'opposent sont irréductibles l'un à l'autre, mais toute relation antagonique n'est pas forcément contradictoire ; car elle peut être extérieure au savoir, elle le révèle donc face à un autre savoir : il n'y a pas contradiction entre la valeur ~~de~~ ^{un} la force de travail et une analyse ~~en~~ ^{un} coût marginal des facteurs, il y a antagonisme qui ne peut être disposé dans le champ du savoir que si on délimite le domaine de validité de l'un par rapport à l'autre afin de ne pas donner lieu à des "dérapages" i.e l'altération d'un des deux domaines par rapport à l'autre : une contradiction ne s'impose pas de l'extérieur, sinon il s'agirait d'une variable à intégrer, elle est produite par l'analyse elle-même confrontée à la validation, par la pratique ~~de~~ ^{au} réel ; elle est interne au procès de connaissance.

En faisant cela, M.F. est fidèle (1) à la description mais ne nous explique en rien ces rôles dans leur aspect de changement qu'ils induisent ou non, à travers des contradictions qui remettent en cause le ~~tout~~ et d'autres, déterminées qui ne remettent en cause que la partie.

Effectivement, la description signifie que l'observateur, par définition, est extérieur au procès, à l'objet qu'il veut comprendre, "donner à voir". Or, les forces qui composent une analyse ne sont pas toujours ~~raisonnables~~ ^{saisissables} de l'extérieur, pour raisonner par analogie c'est la géologie qui peut permettre de comprendre la géographie, cette dernière est la manifestation de forces internes à la formation de la terre (en simplifiant un peu, bien que les lois de la gravitation expliquent la formation et l'évolution du magma, de la pâte qui devait donner la terre. (Cf. La recherche Seuil).

Le changement est alors saisi non comme mouvement mais comme moments successifs, et si chaque partie est compréhensible, la juxtaposition peut paraître parfois énigmatique : comme une mosaïque dont on ne regarderait que les petits carreaux et non la représentation pour avoir une idée de l'ensemble. Donc l'absence de réflexion sur le lieu "d'~~un~~ parler-qui parle", c'est à dire quel individu social et historique, peut amener, celui qui a conscience du risque d'anachronisme, celui qui refuse la transcendance du sujet homme, à un moment de son analyse à ne nous raconter que de belles histoires (2) par suite de l'absence d'une réflexion sur le rapport (social) énonciatif du discours (politique donc). Pour plagier Marx une analyse de la conscience ne peut en aucun cas suffire à une analyse des discours sans l'analyse subséquente de l'être social qui lui donne lieu (3).

A notre avis, le changement situe bien la crête entre ces deux moments, il marque la rupture entre une histoire des idées et une histoire générale qui reconnaît que "les faits sont en effet (comme produit de l'évolution historique) non seulement impliqués dans un continuel changement, mais encore, ils sont précisément dans la structure de leur objectivité, des produits d'une époque historique déterminée..."

-
- (1) Cf. Par exemple la lecture de la monnaie par Bodin et Malestroi, Law et ses opposants, le problème de la richesse soit comme ~~une~~ chose qui s'échange, soit comme ce qui produit un surplus permettant le développement économique de la nation.
- (2) Magazine littéraire n° 101
- (3) "Et des êtres qui parlent dans les différents discours, i.e la classe tout simplement". (P. Dockès).

Il s'agit donc d'une part de détacher les phénomènes de leur forme donnée immédiate, de trouver les médiations (1) par lesquelles ils peuvent être rapportés à leur noyau, à leur essence (2) et d'autre part d'atteindre à la compréhension de ce caractère phénoménal, de cette apparence phénoménale, considérée comme leur forme d'apparition nécessaire⁽³⁾

On ne peut pas parler de n'importe quoi à n'importe quelle époque, soit, mais peut-on exclure totalement les hommes dans leur action et dans leur relation pour décrire l'ensemble des discours qui ont malgré tout, au moins certaines de leurs racines dans les relations que ~~li~~^{li}ssent les hommes entre eux ?

Et une question nous revient sous la plume : quelle est la raison de l'acharnement de M.F. contre l'humanisme et l'anthropologie, les refuse-t-il formellement i.e dans la mesure où ils ont été dénaturés par une utilisation abusive et "idéologique" (nous entendons apologétique et transcendante), ou plus profondément parce qu'il refuse tout statut d'existence aux rapports humains, autre que ceux du discours ? Car, effectivement, il nous séduit quand il accouple, sans justification théorique, ces deux concepts à l'histoire des idées, mais quand on fréquente une recherche, comme celle de L. Sève, on s'aperçoit qu'une fois de plus M.F. n'est plus archéologue mais qu'il ~~sait~~^{sait} "les traditions culturelles" de son époque, ~~son~~^{son} analyse sérieuse de ces concepts, de leur évolution, de leur transformation. A aucun moment il ne nous éclaire. On peut noter, à propos de G. Lukacs, que si cette citation laisse grande (4) ouverte la voie à une anthropologie et à un humanisme spéculatif (Cf. L. Sève, Marxisme et théorie de la personnalité), on peut aussi la reconnaître comme la volonté de donner à voir et à comprendre un ensemble de ~~lois~~^{liens}, de règles, d'énoncés et de discours constituant un champ de savoir et qui donnent lieu par delà à certains types de changements.

(1) Ce que M.F. appelle le système de régulations des énoncés et des discours.

(2) "Or, qu'est ce qu'est une essence qui n'est à aucun degré une chose ? C'est un rapport" (souligné par l'auteur) L. Sève, ^{op} cité p. 226).

"Mais comprendre l'essence comme rapport, et par conséquent (souligné par nous) les choses entre lesquelles il y a rapport, prises dans leur immobilité extérieure (souligné par nous), comme inessentiels, c'est comprendre le rapport comme passage de l'une à l'autre, comme mouvement, comme production, bref, comme processus générateur (souligné par l'auteur), comme autodynamique constructive" id. p. 331-332.

"Dans les formes dialectiques de l'abstraction, l'essence n'est pas ce qui apparaît commun à l'objet à d'autres qu'on lui compare, mais le mouvement interne nécessaire de l'objet pris en lui-même (L.S)... " p. 333 - Cf. aussi p. 510, 513, 544, 552, 560, 562)

Or, ce terme hérisse M.F. et donc moment qu'il refuse comme le summum du transcendantalisme, de l'anthropologie humaniste !!

(3) Le discours en somme chez M.F. comme constitué par des règles, des multiplisités réglées...

(4) C. Lukacs "Histoire et conscience de classe" Ed. Minuit p. 25
^{op} cité p. 25, 168.

"... Pour progresser de ces "faits", aux vrais sens du mot, il faut pénétier leur conditionnement historique comme tel et abandonner le point de vue à partir duquel ils sont donnés comme immédiats ..."

Comme M.F. se force à ne pas faire d'anachronisme comme il refuse toute vision transcendante et que par la même occasion il regrette l'anthropologie et l'humanisme, la notion de changement qu'il introduit occupera une place, non de mutations, mais de transformations horizontales à l'intérieur d'un même épistémé, voire de glissements d'une formation discursive à une autre du "même" savoir, selon des rythmes temporels différents. Ainsi, la monnaie reste, la représentation est le régime général puis glisse à un autre niveau, déterminée par un autre régime général l'englobant, la production (1), tout cela à travers des règles, des fonctions énonciatrices, des pratiques discursives, les articulant, qui changent sous l'effet non de contradictions, entendues comme identité et lutte des contraires, mais d'oppositions à un moment donné, d'incompatibilité en un certain lieu entre deux fonctions énonciatrices, deux lectures (2).

Ainsi, il y aurait moins évolution que superposition, de ce qui à une époque donnée, a été dit et qui peut être après recouvert (3) par un autre dit. Comme le dit M.F., il s'agit moins du temps que des règles constituant l'énoncé. On peut alors demander si M.F. ne nous amène pas à une impasse en voulant embrasser tant de domaines à la fois, sans les spécifier les uns par rapport aux autres. Du coup, le non-dit (le non-décrit) prend tout autant d'importance que le dit (le décrit), voire plus si on se rappelle le problème de Marx et de Ricardo. C'est ainsi que M.F. parle, sans jamais dire d'où il parle mais en spécifiant d'où il ne parle pas (4). Ce qui lui donne une position strictement idéaliste (au sens ~~systematique~~ ^{de la R.P.} du mot). Or, malgré lui, il parle d'une et à partir ^(dans) d'une culture, de rapports sociaux qui lui donnent lieu (à son discours), à travers lesquels il décrit certaines réalités. Peut-il alors être totalement indépendant dans son travail de sa fonction sociale, i.e peut-il parler en se dispensant de décrire ce qui le parle (5) (selon quelles règles, quelles pratiques discursives) au risque finalement d'être son propre dupe et de répéter un discours dominant qui le parle. Autrement dit, quand on s'attaque au discours de manière générale, peut-on le faire sans s'attaquer d'abord à la production de son propre discours. Car, comme le dit M.F., ce discours au bout du compte, est l'objet d'une lutte politique dont l'enjeu est le pouvoir (6)

-
- (1) On retrouve un raisonnement, non horizontal comme il semblerait au premier abord, mais circulaire.
- (2) Cf. p. 269-270 M.C.
- (3) Comme les archives par la poussière ?
- (4) On pourrait dire à la suite de Canguilhem, que M.F. parle d'une culture, mais cela ne nous dit rien sur la nature, l'origine, le domaine épistémologique dans lequel elle se situe.
- (5) Nous savons que M.F. refuse ce type de critiques, car dans l'A.S il nous dit que ce n'est pas ça qui l'intéresse, que ce n'est pas son objet. Bien sûr, mais alors en se situant systématiquement hors d'atteinte de toutes critiques, ne finit-il pas par être absent ? Ne nous raconte-t-il pas de belles histoires ? (6) Peut-on se fixer un objectif sans réfléchir sur la pertinence, par rapport à celui-ci, de son lieu (celui de l'idée de départ ? Il nous semble que non. ~~Qu régime général ?~~

En faisant un retour en arrière à propos des différents niveaux de contradictions que M.F. nous donne (p. 201-202 AS), on peut alors s'interroger sur cette lutte politique. En effet, en restant à une simple vision en termes d'oppositions, de décalages, au lieu d'analyser la contradiction dans un mouvement (complexe de tendances), M.F. implicitement se situe dans cette lutte car "juger les contradictions qui s'impotent à la pensée d'une manière inévitable, non pas comme des phénomènes appartenant à l'essence même de cet ordre de production, mais comme des juxtapositions, des alternatives ~~qui~~ vise alors à assurer à la représentation bourgeoise (sous un régime général de production) de la société une pérennité, une dimension intemporelle, nie sa réalité comme moment historique" (p. 29 Luckacs cité).

Du coup, le discours comme le pouvoir ne peuvent être ni sujet, ni objet, mais produits de luttes, de contradictions. Et donc, quel est l'importance du discours posé en terme de règles, d'énoncés, de multiplicités, de dispersion si c'est pour d'une part s'abstenir d'en décrire les conditions de production et d'autre part l'isoler des contradictions qui l'animent.

Car il est une chose de refuser de placer l'homme au centre du monde (Cf. L. Sève) il en est une autre de l'exclure de ce monde. Et les changements sont autant ceux des hommes dans leur activité spécifique pour répondre d'une certaine manière, à certains besoins que ceux des régimes généraux et des règles qui forment leur discours, tant il est vrai que par définition le procès d'objectivisation inclut les hommes et leur conditions d'existence. (1)

Nous avons eu alors souvent l'impression que l'homme n'était qu'un support-objet du discours ^{pour} M.F. ; en effet, ~~de~~ deux choses l'intéresse ^{et d'une part} peut analyser des positivités c'est à dire montrer selon quelles règles une pratique discursive peut former des groupes d'objets, des ensembles d'énonciations, des jeux de concepts, des séries de choix théoriques... à partir de quoi se bâtissent des propositions cohérentes (ou non), se développent des descriptions plus ou moins exactes, s'effectuent des vérifications, se déplacent des théories..." (p. 273 A.S) et d'autre part "l'archéologie (qui) trouve le point d'équilibre de son analyse, dans le savoir c'est à dire dans un domaine ~~de titulaire~~" (p. 293 AS souligné par nous) (2). Mais est-ce que finalement en restant au stade de la compréhension du monde sans passer à celui de sa transformation, M.F. ne se limite pas une histoire globale ? Et le moyen de dépasser cette limite ne serait-il pas alors d'analyser le point d'équilibre appelé M.F. en tant que "sujet... nécessairement situé et dépendant", car finalement, le meilleur moyen d'avancer n'est-il pas le savoir où l'on met les pieds même si on ne peut pas faire autrement que de les y poser ?

- (1) Il s'agit moins de récuser l'analyse de M.F. que de tenter de définir son domaine de validité : sans un tel effort, on risque une analyse figée, à caractère général donc sans guère de pertinence. Mais tenter une telle définition n'est pas poser la question du rapport du chercheur à l'objet de sa recherche, c'est à dire poser le problème de la possibilité même de l'existence de l'archéologie (Cf. D. Lecourt ^{op.cite})
- (2) Ce qui est exact pour le sujet mais non pour l'être social tel que le définit L. Sève p. 169, et qui signifie que si l'individu se trouve situé et dépendant, les rapports tissés par les individus dans le procès de production sociale de leurs conditions d'existence sont produits par les individus. Ce qui signifie que le jamais de M.F. est de trop ou encore que nous ne sommes dépendants qu'aveugles.

(3) ou régime général ?

* où le sujet est nécessairement situé et dépendant, sans qu'il puisse jamais y faire faire figure de titulaire.

2-2 : Le savoir

Est ^{ce} lieu où l'on est situé de manière dépendante. A l'intérieur de ce champ, la scientificité prend son statut et par là, marque le lieu où "la prise idéologique et la fonction idéologique des sciences s'articulent (c'est à dire) là où les sciences se découpent sur le savoir" (p. 241 AS). Or, ce savoir n'est pas homogène épistémologiquement, ni temporellement, ni méthodologiquement (1). Cela signifie que leur régime d'évolution et de diffusion, leur ^{lieu} d'influence sur et dans la société est différent. Par conséquent, on est obligé de tenir compte du régime général (souligné par nous) ^{pour} lequel il fonctionne. L'épistémé moderne est sous celui de la production (et l'histoire introduite par l'analyse des formes de production avec Ricardo). Ce qui détermine notre analyse (discours), comme celle (celui) de M.F., puisqu'elle n'a aucune raison d'échapper (en tant que "sujet situé et dépendant" (souligné par nous) à ce régime général. Et si la biologie, la philologie ont leur propre domaine de validité, leur propre domaine d'évolution temporelle, elles sont, dans leur rôle social sous le régime général, dans leur mouvement, leur influence sociale, soumise aux conditions matérielles de production sociale et d'existence des hommes (2), c'est à dire contribuent à former et dépendant des rapports sociaux de production (3). A ce moment, il y a lieu de dominances (au sens de médiations nécessaires, de conditions, de possibilités) de la production, donc de l'économie sur le procès de connaissance (4). Ainsi, quand M.F. nous parle de sciences entièrement pénétrées par l'idéologie, "comme l'économie politique", on est amenés à se demander si du fait du champ spécifique de ce savoir (i.e la production et plus précisément l'analyse ^{thématisée} de la manière dont les hommes entrent en des rapports de production) sous le régime général en question, ne se produit pas une interférence qui centre l'économie politique dans l'épistémé moderne comme référence entendue en tant qu'étude de la production quel quesoit son statut particulier (langue, biologie, économie).

- (1) Cf. les ^{rythmes} réformes de transformations spécifiques entre la G.G et l'H.N et l'E.P. De même, s'il y a eu une unification du domaine de la B. par rapport à l'H.N, on on peut noter que la G.G au lieu de subir un tel processus a subi un éclatement qui a donné lieu à la philologie, la linguistique... M.F. ne nous renseigne pas sur les raisons d'une telle découpe.
- (2) M.F nous récuserait, car pour lui l'important ce sont les règles, les formes énonciatives, mais il ne nous explique jamais comment même leur possibilité d'apparition existent, si ce n'est par un raisonnement circulaire, formel du type "le discours est rendu possible par l'existence de ces règles, obéissant à des multiplicités réglées permettant la constitution de la forme énonciative" bien, mais il ne dit rien.
- (3) Cf. V. Packard "L'homme remodelé" Calman Lévy.
- (4) Cela n'a rien d'une relation à sens unique, d'un déterminisme obtus ; cela signifie qu'on ne peut penser qu'une fois satisfait un certain nombre de besoins, et que cette réflexion, sous cette contrainte de la rareté influence les manières de satisfaire ces besoins.

